

# Mille débuts de mille romans

Mathieu Goux

2008

# Préface

Je réécris ici une autre préface. J'ai effacé la précédente ; à la relecture, peut-être un ou deux ans après l'avoir composée, je ne la trouvais plus adéquate avec mon style et mes préoccupations actuelles, et les préoccupations de ce texte tel qu'il s'achemine progressivement. Il devait être, au départ, un exercice de style ; je devais présenter ici divers débuts de textes de propos et de traitements différents. Progressivement, je me suis surpris y introduire des essais de textes composés au fur et à mesure, mais jamais achevés : d'un tableau planifié, il est progressivement devenu une « décharge » où tout finit toujours par se retrouver.

En soi, les deux conceptions ne sont pas nécessairement antagonistes. Je les trouve même plutôt conciliables, si j'y songe un instant ; mais malgré tout, je devais réécrire cette préface pour mieux expliciter cette ambition. Il ne m'est rien de plus insupportable de savoir que l'on pourrait se méprendre sur la façon dont on doit lire mes textes, du moins sur ce que je voulais qu'on en fasse. Je ne connais que trop les égarements d'interprétation : combien de mystères auraient été révélés si tous les auteurs s'étaient fendus d'une préface ! Ou plutôt, comme le plaisir de l'interprétation aurait été différent. Car non seulement il y aurait eu le plaisir de voir l'adéquation entre la préface et le texte, mais aussi celui de découvrir l'inadéquation entre eux. Je ne vais pas ici me lancer dans une étude de l'esthétique de la préface, d'autres l'ont bien mieux que moi auparavant ; alors je me contenterai de dire que cette dernière dérobe plutôt que dévoiler. Est-ce que celle-ci fera de même ?

Je pense que tout artiste, et que tout auteur *a fortiori*, a tôt ou tard fait un texte comme celui-ci. Disons que les auteurs qui partent sans laisser derrière eux brouillon ou ébauche sont rares, uniques même sous certains aspects. L'originalité cependant de ce projet est d'en faire un livre en lui-même, d'ordonner plutôt que de compiler, computer plutôt que réciter. Reste une inconnue irréductible : si je suivais à la lettre l'objectif que je m'étais fixé, ce roman n'aurait jamais de fin. Il me suffirait de composer la moindre la virgule, et un nouveau chapitre s'ouvrirait. Ce texte aura, cependant, une fin : celle que j'aurai fixée.

# Notice de lecture

Quand bien même les chapitres de cet ouvrage sont numérotés, ce n'est que par commodité et non pour instaurer un ordre de lecture. Si ce n'est les deux premiers qui exigent, pour des questions de compréhension, d'être lus l'un après l'autre à la manière d'un tout indivisible, libre à vous d'aborder ce manuscrit comme bon vous semblera.

Chaque chapitre constitue un tout indépendant du reste, pouvant se glisser, et c'est là le but de tout ceci, dans les premières pages d'un roman quelconque ; c'est ainsi que les sujets, les styles, les modes de narration seront divers. L'on y trouvera tant un pastiche de polar que d'essai, une préface à un art poétique, un texte fantastique ou de science-fiction, les premières scolies d'un ouvrage de philosophie. Si tous les genres ne seront pas représentés, il convient de se souvenir qu'au-delà de l'exhaustivité, qui ne sera jamais atteinte (ne serait-ce car il me faudrait écrire le début d'un livre tel que celui-ci, ce que je me refuse), le but visé fut le plaisir. Il ne faut donc pas hésiter à picorer ce livre comme l'on peut picorer un recueil de poésies : quand bien même l'ordre instauré fait sens, l'ordre détruit fait tout autant sens. De même, il est tout à fait possible de lire d'une manière cyclique : cet ouvrage n'aura de fin que lorsqu'il sera fermé.

J'attire l'attention, enfin, sur le fait que chaque chapitre se termine, parfois de façon un peu artificielle je l'avoue, sur une invitation : le personnage, quel qu'il soit, se met à lire. C'est là un embrayeur, maladroit peut-être, visant à instaurer une manière de continuité dans l'histoire. L'on m'excusera volontiers ce sacrifice fait sur l'autel de la cohérence : après tout, cela ne reste qu'un simple exercice de style.

## Chapitre 1

# Dans la pénombre du hasard et de la rue...

Dans la pénombre du hasard et de la rue, j'errais, sans courage. Sans but, par volonté de sortir le soir venu, pour me vider les esprits et voir un peu ce monde que je ne connais que peu, et que je ne saisis pas encore pleinement. Je m'aventurais tout d'abord sur les places pleines de foule, avant d'explorer ces nombreuses ruelles que je ne connaissais pas, en touriste. Je tournais à gauche, à droite, revenais sur mes pas, continuais dans ma lancée, poussé par une énergie incroyable, comme si ma folie de marcher sans objectif enflait en moi et me donnait des ailes. Puis, ce fut la découverte. Au milieu de nulle part, dans un petit parc entourant une église que je ne connaissais pas, et qui donc, jusqu'alors, n'existait pas encore, un banc isolé attira mon attention. Sur ce banc, une serviette ; je me serai cru dans un de ces albums de Tintin, *Le sceptre d'Ottokar* il me semble. Je m'imaginai déjà, tandis que je prenais la mallette, devoir la rapporter à un sigillographe éberlué et fumeur, à la mauvaise vue, et me retrouver dans un pays fascinant mais oublié, sauvant une monarchie entière.

Ma découverte me déçut de prime abord, puisque je ne pus lire aucune initiale, ni aucun nom sur la mallette. M'asseyant alors, en pleine nuit, sur ce banc, je l'ouvris : elle ne contenait qu'une chemise en carton rouge, usée jusqu'au bord, raturée de ces symboles abscons que la main s'évertue à dessiner lorsque l'on s'ennuie. Je retirais avec précaution les deux élastiques qui scellaient le paquet, et je trouvais un manuscrit, un « tapuscrit » plutôt, décoré d'une couverture en carton rigide de couleur ocre, sans signes, titre ou dédicace. Je le feuilletais rapidement, jugeant de la densité de l'ouvrage : elle ne me parut pas insurmontable. Et à la lumière du seul réverbère qui éclairait la zone, je me mis à lire, d'abord par objet de conscience, pour trouver un nom, une adresse, une note écrite qui m'aurait permis de ramener à son légitime propriétaire cet objet d'art, ensuite par curiosité, et enfin par envie. L'histoire m'était prenante, je suivais avec plaisir ce qui était un roman inédit, contant une histoire inédite.

L'histoire était somme toute simple, mais traitée avec efficacité et style. Le protagoniste, Barry D. était un détective privé, dans la plus pure lignée des « films noirs ». L'affaire commençait classiquement : une jolie rousse pousse la porte de son bureau, tandis qu'il est endormi, noyé dans les flasques et les verres de whisky. Elle lui propose de retrouver un individu, son amant. Il accepte, bien

## CHAPITRE 1. DANS LA PÉNOMBRE DU HASARD ET DE LA RUE... 4

entendu. Et l'histoire de l'emmenner aux quatre coins du monde, à se retrouver mêlé à des intrigues formidables où tout un chacun lui ment et veut sa peau, mais où il finit enfin par triompher, et à emballer la rousse dans le même élan. J'ai dû lire quelque chose comme deux heures durant. Une fois le texte fini, je n'avais strictement aucune autre information concernant son auteur. Je décidais de le prendre chez moi, et au petit lendemain, de l'amener au commissariat de mon quartier. Laissons la patate chaude à un autre, et soyons citoyens.

Le chemin du retour fut calme, le jour (nous étions en été) commençait déjà à poindre. Je n'avais pas encore sommeil lorsque je rentrais dans mon appartement, et je me fendis même d'une tasse de café chaud, juste passé. Je m'installais à mon bureau, et choisis de relire avec soin les passages que je considérais comme étant les plus marquants. L'un, notamment, était une curieuse mise en abîme : il ouvrait le roman. Il ne tenait guère que sur une moitié de page : mais cette moitié-ci, plus que nulle autre, m'avait plongé dans des gouffres infernaux. Si bien que lorsque je remontais vers l'intrigue première, il m'avait semblé lire un « livre dans un livre ». Je repensais au *Grand inquisiteur* de Dostoïevski. Ce fut un peu le même talent, et la même idée : mais avec un je-ne-sais-quoi de plus, de plus maîtrisé peut-être même, qui me passionnait encore et encore. Obnubilé par ce seul passage, par cette seule page, je la recopiais assidûment pour garder, par pur orgueil et pur plaisir, une trace de l'ouvrage qui me plût tant. Le lendemain, j'allais le rendre : et je ne conservais que ce tribut pour ma peine. J'estimais que c'était là une récompense à la juste mesure de mon effort. Un choix, cornélien, se posa. L'auteur avait relu son manuscrit : des biffures et des addenda parsemaient ci et là son texte. Sur cette fameuse page, notamment, une expression était corrigée, la première : en lieu et place de « Ce fut comme si la nuit était tombée sur Barry D. », il avait annoté : « Ce fut comme si l'Ombre était tombée sur Barry D. ». Rien de troublant, me semblait-il. Mais la particularité de cette correction venait davantage du soin qu'on lui avait apportée. L'auteur ne s'était pas contenté de raturer « nuit » pour ajouter en interligne « Ombre » ; il avait bel et bien biffé toute la phrase, avant de la réécrire à l'identique moins un mot.

Je ne saisis pas complètement, et ne saisis pas encore totalement, tous les tenants de ce choix. Voulait-il faire œuvre supplémentaire, et trouver définitivement une autre formule mais, las et à court d'idées, il ne put que changer un seul mot ? Était-il un perfectionniste avéré, et considérait-il que quitte à modifier un mot, autant fallait-il réécrire la phrase entière (hypothèse des moins probantes en réalité, puisqu'à de nombreux autres moments, il ne se privait pas pour le faire) ?

Ou bien alors, et c'est là ce vers quoi je penche davantage, croyait-il sincèrement que les deux phrases étaient par essence distinctes ? Je me mis à étudier avec scrupule le moindre mot. Mes savoirs en linguistique ne me furent d'aucun recours. Et convaincu que je tenais pourtant la « bonne » piste, je ne pus appuyer ma thèse d'aucun argument.

Le manuscrit, aujourd'hui, je ne l'ai plus. Je ne raconte cette histoire qu'à ma seule destination. Par peur, comme cela m'arrive de plus en plus régulièrement, d'oublier. Et pour ne pas oublier, je me dois d'écrire. Et écrire ce que je lis alors dans ce manuscrit qui ne fut, je le sais, jamais réclamé, ni jamais édité. Puissent alors ces lignes ne jamais être connues que de moi seul, et qu'on oublie à jamais ce manuscrit, et tout ce qu'il implique et dans mon cœur, et dans ma tête. Je me le relis encore une fois, enivré par tant de mystères...

## Chapitre 2

# Ce fut comme si la nuit était tombée sur Barry D. ...

~~Ce fut comme si la nuit était tombée sur Barry D.~~ Ce fut comme si l'Ombre était tombée sur Barry D.. Enfiévré par l'alcool, les messes basses, les sombres magouilles et la pauvreté, il s'était endormi au petit matin, après une frénétique nuit passée dans les bars. Tous les tenanciers le connaissaient à présent, et le tenaient éloigné de leur établissement. Les ardoises se multipliaient, les hommes de main aiguisaient leurs couteaux. Toujours plus loin allait-il chercher sa récompense, toujours plus loin explorait-il sa ville ; et toujours de plus loin revenait-il déçu et encoléré. La veille, pourtant, n'était pas comme les autres jours, et cela, il le savait. Était-ce cette froide nuit d'Octobre, les étoiles invisibles et la rumeur lointaine de la ville, ou bien tout cela venait-il de lui ? Il se targuait d'avoir un don. Il se targuait d'avoir un pouvoir.

Celui de connaître par avance les merdes qui pourraient survenir, et de réagir à temps. Et cette nuit-ci était une nuit à merde, plus précisément de merde à venir. Peut-être était-ce pour cela qu'il s'était risqué dans le quartier le plus malfamé, ces rues de *John Bd.* où le moribond côtoie la prostituée, sans que l'un ou l'autre n'en soit choqué. Dans ce bar lointain, où personne ne le connaissait, il fit fureur. Son imperméable noir, son feutre gris et sa cigarette aux lèvres, ses bras se balançaient, trop grands, comme s'il n'en savait qu'en faire. Il se vissa au comptoir et le barman, une bonne pâte débonnaire, lui servit, sans même qu'il n'ouvre la bouche, un verre de rhum. Quelques gorgées plus tard, et comme rasséréiné par la délicieuse boisson, il se risqua du coin de l'œil à observer les clients du bouge. Ceux-ci étaient bien moins miteux que ce qu'on aurait pu croire : des fonctionnaires dépressifs, des étudiants, peut-être un ou deux policiers en civil. Un homme, tout au fond du bar, attira ses regards. Grand et mince, le visage serré, il dégustait un russe blanc tout en ne perdant pas une ligne du roman qu'il était en train de dévorer. De là où il se trouvait, il était impossible pour Barry D. de déchiffrer le titre. Curieux, et comme poussé par un instinct incontrôlable mais auquel il avait appris, avec le temps, à se fier, il s'assit en face de son nouvel ami et engagea une plate conversation, sur de plats sujets, pour briser la glace. Le gars était causant ; et tout en lisant, il suivait la conversation. Bientôt, justement, et par des détours rhétoriques dont il s'était fait maître, il en vint à demander ce qu'il était en train de lire.

*CHAPITRE 2. ~~CE FUT COMME SI LA NUIT ÉTAIT TOMBÉE SUR BARRY D.~~...6*

Le client lui récita la quatrième de couverture. Barry D. n'en comprit un traître mot. Amusé, il lui tendit l'ouvrage. Le détective le regarda avec dédain, cocha la page en cours et commença sa lecture.

## Chapitre 3

# Il convient d'être heureux et de vivre...

Il convient d'être heureux et de vivre sans se perdre, sous peine de voir sous ses pas s'affaisser tout ce que l'on avait construit de juste et de grand dans cette existence. Cela, je le savais ; cela, je me le savais ; mais surtout, j'ignorais que c'était une règle qui pouvait me plonger dans de délicates dérégulations, et dans des soubresauts existentiels formidables : cette seule loi, cette seule règle que j'étudiais comme un sacerdoce m'amena à me remettre profondément en question, et à perdre progressivement, cruelle ironie ! tout ce que je possédais et tout ce à quoi je tenais.

Mariée, deux enfants, je vivais un parfait bonheur. Oh ! Certains mois étaient bien entendu plus difficiles que d'autres, certaines journées me semblaient interminables. Le métier de pharmacienne n'a rien de passionnant parfois, et fermer boutique, car je suis, aux yeux de tous, commerçante avant d'être docteur, représente la libération ultime et première, subite : enfin, je puis rentrer chez moi, dans ce foyer reposant et douillet, quiet. D'ordinaire, je me mets un CD de musique douce, et je m'affale sur le canapé, fermant les yeux, me laissant bercer par la mélodie. Je repense à mes enfants, qui sont grands maintenant et qui vivent loin de moi, essayant à leur tour de tirer leur épingle du jeu, et à mon époux, qui rentre deux à trois heures plus tard. Je l'attends, généralement et à moins que mes horaires ne m'aient nullement accordé de pauses pour déjeuner, pour dîner. Il m'arrive de croquer une carotte, voire un carré de chocolat lorsque je me sens bien. Mon petit pêché mignon, c'est encore une tasse de lait chaud, dans lequel je glisse avec volupté une pleine cuillère de miel de ronces. Je déguste le tout avec patience mais fermement, comme si ma vie entière ne tenait qu'à cette tasse de lait.

Mon fils aîné s'appelle Marc, c'est un grand gaillard, large d'épaules et de cœur. Se cherchant encore, tournoyant dans les études et les métiers sans avoir trouvé, encore, ce qui lui convient parfaitement. Âme errante, j'étais un peu de lui à son âge. Si je m'étais écoutée, toute ma vie j'aurais voyagé, un sac sur les épaules, un jour à Macao, le lendemain à Venise ; et je me serais éteinte, éreintée mais joyeuse, sur un de ces rivages de Tahiti, entourée par un moine hurleur et un enfant mutin, un paréo sur mes genoux usés et cagneux par tant de chemins. Le soleil se serait gentiment couché et sur la mer, et sur ma vie, et j'aurais fermé



## CHAPITRE 3. IL CONVIENT D'ÊTRE HEUREUX ET DE VIVRE... 8

les yeux quand l'obscurité se serait faite.

Mais captieuse est l'existence, et prodigieuse est la vie : et mon chemin d'alors de croiser un autre, et de choisir de cheminer ensemble ; de dire « jamais », de dire « toujours », et du jour au lendemain de s'installer. J'avais perdu quelque chose, quoi, je l'ignorais ; mais cette défaite ne remplissait mon cœur d'aucune haine, car mes enfants me comblaient.

Ma fille se nomme Louise, c'est un petit bout de femme, timide par la taille mais grande par l'esprit. Poète, érudite, travailleuse : depuis ses plus jeunes âges, elle sait ce qu'elle veut, et depuis toute petite se dirige avec obstination vers ce but avoué. Elle aime la Littérature et les Auteurs, et son rêve profond, son ambition première, est d'ouvrir une librairie. J'ai beau pourtant lui dire qu'il s'agit d'une audacieuse décision, elle n'en démord pas. Je ne saurai la démentir ni la contrarier : en elle encore, je me retrouve. Si je m'étais écoutée, peut-être aurais-je moi aussi fondé boutique, après avoir burlingué des années durant, peut-être me serais-je fixée dans le Sud, et j'aurais ouvert un salon de thé, proposant régulièrement des lectures aux jeunes comme aux grands. Ah ! Ce plaisir de lire et de faire partager ! Et dans leurs yeux émerveillés, de se dessiner tour à tour le Rêve, la Crainte, la Folie et le Plaisir, enfin.

Ce soir ne dérogeait en aucunes manières à ce que j'ai décrit plus haut. Rentrant de travail, je mis un CD de Steve Reich dans ma radio, et m'enivrait de minimalisme et de récursivité. Je buvais un thé russe, ne me sentant pas d'humeur à déguster ma tasse de lait préférée, et fermais les yeux, pensant à tout et à rien, à la lessive à faire et aux rêves d'enfant que j'étais, à mon mari qui rentrerait bientôt et au petit ami de ma fille, que j'ai vu une fois ou l'autre et que j'apprécie plus ou moins. Le téléphone sonna : mon époux rentrerait un peu plus tard que d'ordinaire, devant parachever un dossier délicat pour ses chefs. Je me décidais à manger seule. Une omelette nature, un peu de salade, un bout de fromage. Mon repas achevé, le téléphone sonna à nouveau : ma fille, me contant sa semaine. Je l'écoute, intéressée. Enfin tranquille, je m'allonge et fis un rêve formidable. Ce rêve me dictait de revenir à mes rêves d'aventure. Et fidèle à ma doctrine, à présent obnubilée par ce but inlassable que je m'étais fixée à vingt ans, je décidais, docilement, de m'octroyer une errance nocturne et, qui sait ? d'échouer chez des amis. Ce soir-ci, si je m'étais fixée comme règle d'attendre gentiment mon époux, rien ne serait arrivé.

Je sors ; la nuit obscure et tranquille m'assombrit. Je me dirige vers le centre-ville ; je décide d'aller voir Fatima, une de mes plus proches confidentes ; la porte de son immeuble était ouverte, j'entre ; je gravis les deux étages ; sa porte était entrebâillée. Je trouve cela curieux. Et rentrant, je découvre un désordre innommable, des vêtements éparpillés ci et là, tous les tiroirs de ses bureaux sortis et renversés, tous ses papiers dispersés. Je me risque à l'appeler, je laisse un message interrogateur sur sa messagerie. Comme de juste, et pensant que cela lui ferait plaisir, je me mets à ranger, ou disons à mettre un peu d'ordre dans sa maisonnée. Alors que je m'attaquais à la bibliothèque, dont tous les livres avaient été, bien entendu, jetés à terre, je soulevais je ne sais quel ouvrage de philosophie. Une note, griffonnée sur un papier volant, s'échappe alors des pages. Un numéro de téléphone.

Que devais-je faire ? Je choisis de ne point appeler, et d'en discuter posément avec mon amie une fois de retour, ou bien si jamais elle se décidait de m'appeler.

*CHAPITRE 3. IL CONVIENT D'ÊTRE HEUREUX ET DE VIVRE...* 9

Je pensais son retour proche ; je me trompais. Si j'avais seulement su dans quelles méandres, et dans quelle aventure je me serai alors embarquée, point ne douté-je que j'aurai appelé quelques autorités compétentes pour se charger de cette disparition. Mais je crois le comprendre à présent que les événements se sont faits jour, cela n'aurait rien changé.

Une fois mon épuisant travail de classement terminé, j'attendais, patiemment, sur son canapé, un quelconque signe de vie. Tout était calme, au-dedans comme au-dehors. Le fameux livre était à proximité. Cherchant sans doute un peu de paix intérieure, je le saisis, non sans avoir auparavant envoyé un message via mon téléphone portable à mon mari, pour qu'il ne s'inquiète pas de mon absence. Et n'ayant guère que cela à faire, je commençai ma lecture... lecture qui, je ne tarderai pas à l'expliquer, était précisément le cœur du problème.

## Chapitre 4

# A. En toutes choses, le sage s'éloigne du mal...

- A. En toutes choses, le sage s'éloigne du mal, y compris lorsqu'il ne se présente pas ouvertement.
- B. Faut-il interroger le sage ?
- C. Le sage est-il supérieur aux hommes ?
- D. Le sage est-il capable d'orgueil ?
- E. Faut-il envier le sage ?
- F. Doit-on suivre les préceptes du sage ?
- G. Doit-on imiter le sage ?
- H. Comment s'occupe le sage ?
- I. Le sage est-il nécessairement bon ?
- J. Même dans l'obscurité la plus noire, le sage demeure sage.
- K. Est-il bon de se dire sage ?
- L. Le sage est-il un homme ?
- M. Le sage n'est point un ignorant ; le sage n'est point un voyant ; le sage n'est point un prophète : le sage est sage.

\*\*\*

A. En toutes choses, le sage s'éloigne du mal, y compris lorsqu'il ne se présente pas ouvertement. (A2) Car du mal se dégage une énergie forte et caractérisée que le sage a appris à reconnaître, et dont il a appris à s'éloigner. (A3) C'est ce savoir-ci, plus que nul autre, plus que la sérénité, le raisonnement, le savoir, l'intelligence, la bonté, la grandeur, qui le caractérise et le fait reconnaître parmi tant d'autres. (A4) Car il n'y a aucune situation, ni aucun danger, face auquel le sage ne peut réagir, et ne saurait maîtriser. (A5) L'on reconnaît le sage non à son habit ou à ses habitudes, ni à son physique. (A6) Seul un sage pourrait, le croit-on, en reconnaître un autre. (A7) Mais c'est négliger la sagesse du sage, qui permet à quiconque de le reconnaître, au détour d'une conversation ou d'un geste, fût-il futile. (A8) Il appartient à quiconque de le reconnaître et d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

B. Faut-il interroger le sage ? (B2) Le sage ne détient pas toutes les réponses, le sage détient « la » réponse. (B3) Il s'agit de la dernière des réponses, celle

*CHAPITRE 4. A. EN TOUTES CHOSES, LE SAGE S'ÉLOIGNE DU MAL...11*

qui répond à toutes les questions données. (B4) Que faire, quand agir, que dire, quand vouloir ; le sage est devenu sage d'avoir eu réponse à toutes ces questions, et à bien d'autres encore, en un seul mot. (B5) Ce mot qui est au-delà des langues ne peut pourtant être prononcé par une bouche humaine, ni même être entendu par une oreille humaine. (B6) Car il appartient au monde des Dieux, et ne saurait être sali par des corps imparfaits.

C. Le sage est-il supérieur aux hommes ? (C2) La sagesse du sage vient précisément en ce qu'il n'est ni inférieur, ni supérieur au reste de l'humanité. (C3) Il ne se situe que sur un plan parallèle aux hommes, au même niveau, mais dans un autre bâtiment, comme ces maisons jumelles que l'on croise ci et là le long de nos routes. (C4) Le sage et l'humanité se trouvent tous deux au salon ; mais non dans la même maison. (C5) Le sage parvient à communiquer avec les hommes ; les hommes ne parviennent pas à communiquer avec le sage. (C6) Le reniant ou le vénérant, ils sont incapables de trouver à leur tour la langue qui leur permettrait de discuter avec le sage, car il faudrait pour cela qu'ils s'élèvent au rang de sage. (C7) Si tous les hommes deviennent sages, cela revient à dire qu'aucun homme n'est sage. (C8) Il est encore impossible d'établir de comparaisons entre l'homme et le sage. (C9) L'homme n'est point un sage, le sage n'est point un homme. (C10) Le sage n'est pas un surhomme, le sage n'est point un sous-homme. (C11) Le sage est un sage.

D. Le sage est-il capable d'orgueil ? (D2) La sagesse obtenue par le sage peut le tenter, et le décider à se rabaisser, ou à s'élever au rang de l'homme et à le diriger. (D3) Mais ce faisant, le sage n'est plus sage ; car n'est point sage l'homme se croyant sage qui se sert de sa sagesse pour diriger d'autres hommes. (D4) Sagesse et orgueil sont aussi éloignés que peuvent l'être terre et ciel. (D5) L'homme est immanent, le sage est transcendant. (D6) Et dans cette transcendance, saisit-il pleinement le néant des passions, de l'orgueil, de l'ambition, de l'amour, de l'amitié, et s'en éloigne-t-il. (D7) Sa sagesse est ultime, est première et dernière. (D8) Il n'est point d'autre sagesse supérieure à la sagesse dont fait montre le sage. (D9) Il n'est point de savoir qui ne soit pas englobé par la sagesse du sage. (D10) Il n'est point d'expérience qui ne soit pas comprise dans la sagesse du sage. (D11) Il n'est point d'hommes que ne connaît pas le sage.

E. Faut-il envier le sage ? (E2) L'homme, qui toujours cherche à s'élever et à comprendre, médite de ceux qu'il ne peut comprendre. (E3) Il est naturel, et c'est à cela que l'on reconnaît le sage, que les hommes médisent du sage. (E4) Mais ce n'est point un comportement idéal face au sage. (E5) Car il ne faut détester le sage, il faut l'écouter ; il ne faut médire du sage, il faut le respecter ; il ne faut isoler le sage, il faut l'approcher. (E6) Quand bien même sa sagesse est intouchable, la proximité du sage permet au sage d'éclairer les hommes, comme une lanterne n'éclaire non pas le chemin, mais une partie du chemin. (E7) Long est le chemin menant au sage : aisé il est de le reconnaître, car c'est le seul qui tient une lanterne. (E8) Aussi, l'homme devra apprendre à ne pas tenir le sage pour mauvais, et à le croire distant sous prétexte que c'est un sage ; mais il devra nécessairement comprendre que sa sagesse, qui est incompréhensible, n'empêche en rien d'être proche du sage ; et c'est tout à l'honneur de l'homme de vouloir approcher le sage. (E9) C'est même là une grande marque de sagesse de part de l'homme, et c'est ainsi le premier pas vers la sagesse, que de reconnaître le sage

*CHAPITRE 4. A. EN TOUTES CHOSES, LE SAGE S'ÉLOIGNE DU MAL...12*

et de ne point l'envier.

F. Doit-on suivre les préceptes du sage? (F2) Le sage ne se préoccupe en rien des affaires humaines : si un sage s'occupe des affaires humaines, il cesse d'être sage. (F3) Ainsi, n'est-il point question de savoir s'il convient de suivre ou ne pas suivre le sage. (F4) Car le sage qui s'occupe des affaires humaines n'est point un sage, mais fait montre d'orgueil, car il croit être capable de guider les hommes. (F5) Le sage est celui qui ne se soucie que de sa propre sagesse. (F6) On peut néanmoins l'approcher, il ne faut médire de lui, mais en aucun cas, s'il est sage, il ne parlera. (F7) Le sage ne communique que par gestes et par énigmes.

G. Doit-on imiter le sage? (G2) Le sage ne doit en aucune manière être imité, ni dans sa sagesse, ni dans son être, qui est un être plein de sagesse. (G3) L'homme qui se risquerait d'imiter le sage, croyant être sage par l'imitation, serait en réalité plus éloigné du sage que le sage peut l'être des hommes. (G4) Il n'est du reste aucun moyen pour un homme d'imiter parfaitement, si bien que le sage le croirait sage lui-même, un sage. (G5) Les hommes en revanche peuvent être mépris et croire pour sage un homme imitant le sage. (G6) Ce n'est pas au sage d'éclairer les hommes et de leur expliquer leurs erreurs, car en rien le sage ne s'occupe des affaires humaines. (G7) L'homme qui imite le sage un jour pourtant se trahira, car on ne peut parfaitement imiter le sage, car le sage n'imita personne, car le sage n'a besoin d'imiter personne. (G8) Ce jour, les hommes se détourneront de l'homme imitant le sage. (G9) Leurs cœurs seront alors chagrinés, et ils chercheront un autre homme imitant le sage. (G10) Le jour où, pourtant, les hommes cesseront de vouloir suivre le sage, car ils sauront qu'il est impossible qu'un sage guide les hommes, ils ne seront jamais trompés. (G11) Le sage ne ressentira aucune rancune, ni contre l'homme qui imita le sage, ni contre les hommes qui auront suivi l'homme imitant le sage. (G12) Car la sagesse du sage l'empêche de ressentir orgueil, passion, rancune, amour ou amitié. (G13) Le sage reste le sage.

H. Comment s'occupe le sage? (H2) Le sage n'a pas besoin de s'occuper. (H3) Car la sagesse du sage lui permet d'être constamment en éveil, et de saisir pleinement ce qui fut, ce qui est et ce qui sera. (H4) Le jour suffit au sage. (H5) L'eau suffit au sage. (H6) L'air suffit au sage. (H7) Néanmoins, il est conseillé de faire la lecture au sage. (H8) Non pour l'occuper, car le sage n'a pas besoin de s'occuper. (H9) Mais si, en lisant, le sage apparaît sage aux yeux de l'homme lisant, alors l'homme lisant pourra à son tour rentrer sur le dur chemin de la sagesse. (H10) Si l'homme lisant devait lire au sage, il lui lirait ceci :

## Chapitre 5

# Métaphysique du Vide

# Métaphysique du Vide

## Prologue

Sur l'escalier du paradis, seul, je m'ennuyais. Cela faisait un certain temps que je grimpais encore et encore espérant atteindre enfin le Paradis. Mais le chemin est long, et les nuages sont blancs.

Je ne me souviens pas de mon ancienne vie. Je ne me souviens pas même de mon sexe, de mon apparence, ou de mes parents. Si j'étais bon ou mauvais. Si bien que cette longue montée, je l'appréhende avec espoir et souffrance. Sur ce grand cadastre, sur cette grande feuille de notes où sont consignés tous les noms passés, présents et avenir, dans quelle colonne se trouve le mien ? Grande plaisanterie de l'existence. Nous faire patienter, alors que nous avons déjà vécu, et que nos actes ont déjà décidé de notre destinée. À moins que justement, ce soit cette période de pensée sur ce long chemin, seul, où l'on peut s'attarder, voire rebrousser chemin, jusqu'à un certain point, s'asseoir sur une marche et attendre, un signe, un songe, sans douleur, sans sommeil ni occupation, qui permette de trancher sur notre devenir. Comme un « bonus », si en sus de la conscience, l'âme pouvait tout racheter, ou du moins, effacer certaines de nos mauvaises actions. Soit. Pourtant, je ne me sens pas l'esprit d'un philosophe. Peut-être que les grands penseurs, eux, ont élaboré sur ces marches mêmes leurs plus imposants morceaux.

L'on doit bien s'amuser là-haut. Tous les grands esprits, la famille, se parlant entre eux et contemplant en bas ce qui se noue. Unis dans la grande clarté du Seigneur, du Dieu ou des Dieux, voyant dans un même élan ce qui fut et ce qui sera, que pensent-ils de l'époque d'où je viens ? Cela seul, je ne puis pas même me rappeler. Je me sais humain ; je sais que je n'étais pas seul ; qu'entre certains, il y avait des amitiés et des amours ; entre d'autres, des inimités et des haines. Qu'il y avait parfois la guerre, parfois la paix ; que l'on s'échangeait biens et services, je ne sais comment en revanche ; que l'on peinait à vivre pour la plupart, sauf quelques nantis et riches, quelques intelligents, qui s'en sortaient mieux que la moyenne. Je sais qu'il y avait des penseurs et des religieux ; je sais qu'il y a quelque chose, un Dieu, des Dieux. Comment expliquer sinon ma

présence ici ?

Au loin, aussi loin porté-je mon regard, je ne vois que le néant. Aucune lumière, si ce n'est celle de l'escalier, une lumière d'un blanc pur. Chaque marche semble s'éclairer d'elle-même, par magie. Mais aucune ne luit plus fortement que l'autre, si bien que c'est toute la structure qui semble dégager cette curieuse luminescence. Si je regarde de là où je suis grimpé, et je me souviens toujours monter, la lumière finit par se perdre dans les nuages blancs, et je ne discerne plus les marches. Au-dessus de moi, très loin, si loin que je ne peux le mesurer, mais les unités de temps et de distances n'ont plus cours ici, le même phénomène : des nuages, et plus rien. Et autour de moi, le noir absolu. Je ne puis tomber de l'escalier, une force m'en empêche. Et du reste, je ne veux le faire. Qu'irais-je chercher au loin ?

Je me décide à faire un pas de plus. Brutalement, un nouveau souvenir me revint en mémoire. Le goût des fraises. Oui, je me souvins brutalement et de l'existence des fraises, et de leur goût. Je me mets alors à comprendre comment fonctionne cet escalier. Il est non pas unique pour tous, mais unique à chacun. En fonction de nos vies, de nos expériences. Chaque marche correspond à un souvenir, à une sensation, à un mot, à une phrase. Chaque marche éveille en moi une sensation nouvelle. Je suppose que cela se fit depuis mon départ. Partant tel un animal, sans pensée, sans conscience, la marche me fit acquérir le savoir de soi. Et ainsi ne puis-je me rappeler que j'ai toujours grimpé, tout comme n'ayant aucune conscience à la naissance, on ne se souvient que toujours vivre. Car je ne peux penser à un moi non-pensant ; et ainsi, tout est dit. Je suis à présent meurtri. Prendrais-je le risque de continuer mon avancée ?

Imaginons que j'étais, et je préfère imaginer cela, un homme particulièrement mauvais. Imaginons que je possède une âme noire, plus noire que je ne peux le comprendre. Une marche pourra me révéler, non pas ma nature véritable, mais un mensonge, un geste, un crime peut-être. Et là, aurais-je alors volonté de monter jusqu'au sommet ? Cet escalier, si calme puisse-t-il être, si pur, m'apparaît comme un combat. Non un combat contre moi-même, j'ai, en quelque sorte, du fait de ma vie terrestre, déjà décidé si j'avais gagné ou perdu. Mais un combat contre l'ennui.

Sur l'escalier du paradis, seul, je m'ennuie.

Alors je reste assis là, ayant fait par vingt fois le tour de la question, ayant par vingt fois étudié le goût des fraises, que j'adorais. Mais je ne puis pas encore me rappeler à quoi ressemble une fraise, ni ce que c'est, précisément. Un aliment, certes, mais quel type ? Naturel, ou bien fabriqué ? Offert par une divinité, ou volé à un cuisinier ? Je ne le sais. Je ne le sais plus. Je ne le sais pas encore.

Rien me dit, du reste, que j'ai réellement mangé une fraise. Ce peut être une illusion. Ce peut être un mensonge. « On » cherche peut-être à me tromper. « On » cherche peut-être à me leurrer. Mais vais-je pouvoir me confronter et à l'ennui, et au mensonge ? Lequel des deux vais-je exclure ?

Mon choix est déjà fait.

## **Le livre que j'ai lu**

Une marche supplémentaire. Un nouveau souvenir : j'étais lettré. Je savais décrypter une langue, laquelle, je ne sais pas. Rien n'a d'importance. Je me souviens avoir lu, avoir appris cela, de qui et comment, je ne sais. Je me souviens avoir dévoré des ouvrages. Je ne sais rien de plus. Je suis curieux.

Je grimpe encore. Je me souviens d'un livre... il commençait ainsi :



## Chapitre 6

# Avertissement

### Avertissement

Le livre que vous tenez entre vos mains conte une histoire vraie. Transmise de bouche en bouche, de larmes en larmes, son origine se perd dans la nuit des temps mais elle demeure, témoignage ultime de ce que nous sommes. Derrière ces lignes, derrière ces mots, qui sait ? se dissimule peut-être le sens de la vie. Prenez ainsi garde, vous autres, lecteurs, en parcourant cet ouvrage : il peut vous faire plonger dans la plus délicieuse des dérélitions, ou au contraire vous sauver. Le miroir intime que chacun d'entre nous porte en lui décidera du sort qui vous est dévolu.

Je ne rappellerai jamais assez l'importance de cet ouvrage, ni tout ce qui m'en coûte d'en faire présentement l'éloge. Car ce livre même, celui-là que vous tenez, celui-là que vous parcourez du regard, me coûta bien plus que du temps et du sang, comme tous les autres ; il me coûta ma vie entière. Toute ma vie en effet me suis-je hâté vers quelques buts ; toute ma vie j'ai erré, mannequin de paille, brodequin hurlant, dans les ronces et le lierre, sous ces cieux vert et rouge que nous chantent les symbolistes. Toute ma vie j'ai cherché quelle est la réponse à la question qui toujours me hantait : « pourquoi ? ». Et ce n'est qu'au crépuscule de mon existence, à l'instant où je m'apprête à mourir, où déjà je meurs par morceaux, où déjà je ne suis plus rien, que la réponse m'apparaît. Et moi de saisir mes dernières forces comme on respire après être trop longtemps resté sous l'eau, et moi de trouver le temps d'annoter sur ces pages la finitude de mes réflexions.

Il m'aura fallu quelques soixante ans... quelque soixante ans dis-je après avoir formulé clairement, comme il le fallait, et comme je me le devais, la Question. Je pensais tout d'abord qu'elle avait rapport avec l'odeur du Livre, que l'on ne retrouve jamais sur ordinateur, cette odeur âcre d'encre et de papier moulu, mais je me trompais. Je pensais qu'elle avait rapport avec ce néant du monde, ce chaos inextinguible qui m'enveloppait et m'enveloppe encore, chaos que je ne comprenais qu'à peine, que je ne saisisais qu'à moitié, ce désordre apparent et caché, que l'on ne caresse que le soir venu, tard, quand la chouette se tait et qu'enfin se révèle l'étoile et la lune, et qui disparaît sitôt que le premier bruit sourd perce le tissu noir de l'éther, mais je me trompais.

Je pensais, dans les brumes d'opium et d'absinthe, dans ces petits bars

glauques que l'on trouve dans les bas-fonds de Londres ou de Chicago, dans les soupirs volés à une courtisane qui paisiblement, pour la première fois de sa vie peut-être, s'endort reposée, dans les volatils parfums d'une inconnue qui doucement dans la rue vous frôle et vous dit doucement « pourquoi pas ? » sans vraiment le dire, dans les frous-frous d'une robe de coton posée nonchalamment sur une chaise, dans une chambre, dans les cotillons des corsages que l'on perd et que l'on retrouve les matins houleux qui suivent les nuits torrides, dans les ballerines rouges oubliées dans un coin d'une pièce, et dont on sait pertinemment à qui elles appartiennent, dans les bras alanguis d'une demoiselle endormie qui s'éveille quand on la rejoint finalement, après avoir parcouru du coin de l'œil des pages imbéciles ou des délires nacrées, ou bien encore dans ces réseaux filandreux d'amitiés et d'amours, de non-dits et d'hypocrisie qui parsèment les relations humaines, qu'elle avait un rapport avec cet idéal de concentration et de bonté que l'on remarque ci et là, au détour d'une ligne, de cette fameuse ligne sans fin qui s'enroule finalement, en autotélie, sur elle-même et qui alors se perd, mais je me trompais.

Toute ma vie durant, je me serai trompé. Je me suis marié, je me suis séparé, de l'autre et de moi ; je me suis enivré, je me suis drogué, j'ai atteint des paradis artificiels et j'ai même parlé, à plus d'une fois, à leurs Dieux malins qui ne sont habillés que d'un pagne rouge sang ; j'ai même cru voir dans un parc, un soir, un ange parler aux pigeons. Mais pendant tout ce temps, je me suis trompé. Et ce n'est qu'à cette toute fin, qu'à cette extrémité, alors que je suis enfin recroquevillé au cœur de cette spirale ultime, lettre valant toutes les lettres, tous les mots et toutes les associations de lettres et de mots, que je lève enfin les yeux et que j'aperçois la Lumière.

Le livre que vous tenez entre vos mains conte une histoire vraie. Mais avant de pouvoir la raconter, je veux encore me livrer. Car vous lirez une vie, et je veux vous parler d'une idée, de l'Idée. Toute vie s'articule autour d'une Idée. La trouver, c'est trouver la vie. Quelle Idée, de quelle Idée puis-je parler ? Je meurs demain. Rien de ce que je dis ou fais n'est suffisant pour quiconque. Alors peut-être n'écris-je que pour mon bon plaisir. Mais j'espère également qu'un jour, l'on puisse lire ce que j'ai composé. Et que tout s'éclairera, comme en une tardive nuit d'été.

J'eus l'Idée confortablement allongé, agonisant, seul. Je n'ai plus d'amis, plus de relations, plus rien. Ne me restait qu'une Bible, ni radio, ni télévision. Un unique ordinateur sur lequel je consigne de mains malhabiles mes réflexions dernières. Je feuilletai le livre saint, je le connais par cœur. Soudain, l'Apocalypse. Je vis les sauterelles à visage d'homme, et les colonnes de feu qui tombent du ciel. Me levant brutalement, comme au sortir d'un rêve prenant, omniscient, l'espace tout entier me sembla d'une limpidité ultime pendant une seule seconde. Ce n'est pourtant pas de cette seconde dont il sera ici question, mais de sa perte. Car j'ai connu le Secret, et je l'ai perdu. Et c'est ma quête entière vers cette seconde, la fin de ma vie ayant été orientée vers cette recherche, qui sera ici contée.

Tout commença au petit matin, je me rendis chez mon libraire favori. Là, parmi les romans d'Hemingway et de Steinbeck, un nouvel auteur américain, dont j'ignorais alors tout. La première page de son ouvrage me transporta.

## Chapitre 7

# Dites, et si c'était vrai ?

Dites, et si c'était vrai ?

Et si tout ce que l'on racontait était vrai ? Et si le corps mourait, et que l'âme lui survivait ? Ou bien, si on écoutait l'autre, si le corps mourait et que l'âme mourait avec elle ? Et si les hommes étaient faits selon la chair, et non le sang ? Que se passerait-il ?

Je suis en quête de vérité. Je suis en constante quête de vérité. Je crois la saisir au détour d'un chemin, derrière un buisson. Peut-être derrière une charogne. En vain.

En revanche, je trouve beaucoup de champignons. Les champignons représentent pour moi la triste condition de l'homme : les pieds sur Terre, espérant toucher le ciel.

Il est temps de refaire de la cueillette des champignons quelque chose de sérieux. Trop souvent l'on voit des amateurs, le panier au bras, la canne branlante, le béret vissé sur la tête, arpenter des sentiers mille fois battus. Ils transportent sous le bras un recueil indiquant quelle espèce cueillir, quelle espèce manger ; les champignons mortels, les hallucinogènes. Ils ont souvent un ami pharmacien, quand ils ne le sont point eux-mêmes ; et dans ce livre, il y a un mot de leur femme ou de leur fils, un mot qu'ils ne découvriront que lorsque de retour de leur chasse, ils ouvriront le vade-mecum pour confronter leurs découvertes aux mille dessins. Ce mot ne serait ni une lettre, ni un avertissement : ce ne serait que quelques phrases d'amour plat, disant « je t'aime », disant « toujours », disant « jamais ». L'on se rappelle alors ces fêtes embrumées ou l'on aura trop bu, et où l'on aura, tandis que personne ne nous observe, mêlé les alcools trop s'en faut, et tout oublié. Le matin, un inconnu est à nos côtés. Ses paroles sont ridicules, il ne connaît pas notre nom. On s'éloigne, et on pense aux champignons.

Si l'homme est fait selon la chair, et non selon le sang, alors tout ce qu'il lui importe est de sauvegarder cette chair : il lui faut manger, boire et dormir. Il lui faut exulter, souvent, faire l'amour ou bien forniquer, pour que l'énergie accumulée profite ; tout cela est vrai.

Encore hier, je lisais un mauvais recueil de mauvaises poésies. Moins les poèmes : ce n'est que le seul prélude qui m'intrigua. Tout comme l'on peut faire une juste guerre pour de mauvaises raisons, l'on peut faire de la mauvaise poésie en étant grand poète. Voici, recopié mot à mot (le livre est à mes côtés tandis

*CHAPITRE 7. DITES, ET SI C'ÉTAIT VRAI ?*

19

que je rédige. J'écris entouré de chiens et de livres : les uns m'observent, les autres me regardent), la poétique parole d'un homme poète :

## Chapitre 8

# Art poétique

## Art poétique

Ce recueil marque mon entrée en poésie. Je ne suis pas de ces adolescents transis qui évoquent la pluie et les autans, rangent leurs billets dans un vieux secrétaire poussif, les redécouvrent quand le ventre se ballote et décident de les publier. Je ne nie point l'avoir fait ; ma barbe grise en témoigne. Le meuble en question fut acheté il y a longtemps, il appartenait à mon grand-père ; j'ai retrouvé ces liasses. Après les avoir lues avec patience et indulgence souvent, je les ai toutes brûlées<sup>1</sup>. Ce ne sont pas ces billets qui sont donc ici exposés, mais les pièces inspirées de ces billets. Il faut à tout un point de départ.

Je ne suis pas un auteur, je n'ai honte de le dire. Je ne suis pas un écrivain. Mon timide métier m'interdisait d'avoir telle prétention. Je travaillais dans un étroit bureau où toute la journée je rentrais des chiffres dans un logiciel, et ce logiciel calculait pourcentages, écarts, autres données encore. Quand je rentrais, j'étais trop fourbu pour faire quoi que ce soit. À présent que le temps m'est compté, mais que paradoxalement je ne le compte plus, il m'arrive d'écrire des nuits entières sans me reposer. J'ai acquis l'intime conviction d'avoir élaboré un art poétique des plus personnels, et j'ose en exposer ici les traits les plus saillants.

J'ai voulu, de prime abord, m'éloigner des formes canoniques, sans même prendre la peine, comme un autre, de les restructurer, de les étirer comme une pâte élastique ou comme un morceau de cire que l'on fait fondre : mes poèmes, tous différents, ne peuvent nullement être incorporés dans un quelconque schéma, et chacun est différent de l'autre. J'ai renié la rime et la métrique, sans faire pour autant de la prose : j'ai mis à bas les concepts de cohésion et de cohérence. Ne me comprendra que celui qui pourra recouvrer, dans ces mots que je tisse, le cheminement mental que j'ai entrepris. Les joncteurs manquent, les mots sont désordonnés : mais ils se recouvrent dans une thématique commune, ce qui les empêchent d'être appelés *amphigouri*, et la syntaxe est globalement respectée, ce n'est donc point la parole d'un fou.

---

1. En hommage à son souvenir, je dois dire ; car la nature humaine lui inspirait un profond dégoût, et il comptait se venger du monde en le privant des beautés qu'il pouvait créer. Allusion que je redécouvris dans un film de Woody Allen...

Mes vers ne sont que des phrases non-dépendantes, indépendantes et principales qui auraient été amputées de subordinées trop prévisibles. J'aime pourtant le rythme latent d'une écriture classique, aux multiples propositions s'enchaînant comme en un bel engrenage : mais c'est une autre beauté que j'ai voulu atteindre et connaître, et elle existe à mes yeux. Ma poésie, je n'ai honte ni scrupule à le dire, est purement égoïste, égotiste même, et j'ai conscience qu'elle ne pourra être comprise que de moi seule. C'est pour cela qu'elle est une poésie orale avant d'être une poésie écrite : il suffit pour cela que je donne le bon ton, que j'appuie sur le mot qu'il convient pour que tout son sens s'éclaire.

Cette poésie est une partition. Si vous lisez ces notes sur ces portées sans connaître le solfège, elle ne fera naître en vous aucun sentiment ; mais si, au contraire, vous la donnez à un joueur confirmé, alors sans nul doute que des larmes jailliront comme d'une fontaine de vos yeux meurtris. J'en ai fait l'expérience auprès de miens amis, à qui j'ai fait lire, puis entendre les mêmes vers (même si le mot ne veut ici plus rien dire) : ce fut comme si deux textes différents les avaient percutés de plein fouet. J'ai dans l'idée que ce principe est applicable à n'importe quel texte qui fut présentement composé, y compris celui que vous parcourez actuellement : si bien qu'il me faudrait mettre en place tout un appareillage, à la manière de ces esprits grecs, afin de comprendre comment il faudrait lire ce texte. Le sens que vous en retirerez serait en vérité bien différent, et vous n'aborderiez pas ce recueil de la même manière. En vérité, tout est ici différent de ce que vous semblez croire.

Néanmoins, si j'ai choisi d'éditer un ouvrage papier, et non de disperser ces mots sur un format audio comme la technologie à présent nous le permet, c'est précisément pour apprendre à lire ces textes ; c'est pour cela que ce texte se présente comme un *art poétique* et non, comme on pourrait le croire, comme un *recueil* : ce n'est qu'une vaste démonstration dont chaque texte serait une application.

En l'absence d'un quelconque guide, comment savoir, l'on peut me répondre et cela avec justesse, que la lecture est juste ? Tout simplement car elle prend brusquement sens. C'est une manière de jeu, au même titre qu'un puzzle : on sait pertinemment que la pièce placée est juste lorsque l'image est complétée. Ainsi, je n'ai guère de honte à vous laisser seul face à vos exigences, et j'attends de mes lecteurs à ce qu'ils soient aussi intelligents qu'on peut l'être. Ce texte est moins pour les érudits que pour les opiniâtres, et j'ai conviction que tout un chacun pourra parvenir au degré d'excellence que j'exige. L'exercice pur, même s'il se solde par un échec, vous en apprendra davantage sur vous que vous ne pouvez le croire : il suffit d'essayer.

Voici donc une liste exhaustive des différents symboles qu'il faudra décrypter lors de la lecture :

1. Un trait sous le mot indique qu'il faut « tenir la note », c'est à dire faire durer le son de chaque syllabe le plus longtemps possible, et reprendre son souffle à la fin de chacune ;
2. Un trait sur le mot indique au contraire qu'il faut le prononcer le plus rapidement possible, à la limite de l'audible ; néanmoins, il doit rester des plus clair à la compréhension : l'auditeur doit avoir l'impression de l'entendre, quand bien même il ne peut se rappeler avec précision quelle

est sa place dans le vers ;

3. Un mot barré est un mot qui ne doit être prononcé. Sa présence doit seule vous convaincre du sens que la phrase peut posséder, mais le prononcer serait de trop ; il ne doit pas même être esquissé, c'est à l'auditeur de le retrouver ;
4. Une syllabe surmontée d'un rond doit être prononcée avec force, comme si on hurlait brutalement ;
5. Une syllabe surmontant ce même rond doit au contraire être murmuré, comme si l'on parlait dans une église ;
6. Une barre verticale (|) indique une pause longue au sein du vers ; le nombre de barres détermine la longueur de cette pause, qui peut aller de cinq secondes (|) à quinze secondes (|||) ;
7. Une série de mots écrite entre deux barres verticales doit être prononcée le plus rapidement possible, sans pause, mais en veillant à ce que chaque syllabe soit parfaitement audible ;
8. Une série de mots écrite entre deux barres verticales surmontées d'un rond doit être prononcée le plus rapidement possible, sans pause, sans se préoccuper de l'articulation ;
9. Enfin, un mot hachuré doit être remplacé aléatoirement par un autre mot de la même catégorie grammaticale.

Outre ces notes, les poèmes sont toujours précédés d'une courte instruction, précisant le ton général des mots qui vont suivre.

Si l'on pense ces réflexions annexes, que l'on se souvienne que les mathématiques, la physique, la biologie, la philosophie, la logique ont élaboré elles aussi toute une série de symboles ; pourquoi la poésie devrait être en reste ?

Enfin, avant de rentrer dans l'application de ces symboles à proprement parler, j'aimerais ici reproduire la nouvelle d'un mien ami, avec son accord, qui me donna l'idée de produire cet appareillage. Cet ami a été, puisqu'il est mort il y a peu, un de mes glorieux maîtres à penser. Il en savait plus sur la littérature que mille exégètes et mille professeurs réunis, et avait lu tout ce qui était possible de lire en ce bas monde. Sa cadence de lecture était incroyable, d'un regard il embrassait les deux pages d'un ouvrage et aussitôt tournait la page ; il entreprenait ainsi la lecture d'une vingtaine de tomes simultanément, et jamais n'en était fatigué. Je l'ai suivi tout au long de sa carrière de lecteur, il en avait fait son métier, devenant critique célèbre au sein d'une parution anonyme. Il avait toute une théorie selon laquelle celui qui avait tout lu pouvait tout saisir de ce monde, ce qui en soi n'était pas une vilaine chose ; mais en contrepartie, il prêchait par une certaine cuistrerie, que d'aucun appellera pédanterie.

Quoi qu'il en était, il écrivait fort peu : tout son temps était consacré à la lecture. Néanmoins, au tout début de sa longue carrière, il composa un semblant de nouvelle, qu'il garda précieusement dissimulée de tout et de tout le monde, y compris de ses amis, pendant de nombreuses années. Il n'en avait point honte, il ne désirait juste pas faire partager ses pensées. C'est une nouvelle d'ordre fantastique, des choses étranges se dissimulent à chaque pan de mur, chaque lettre est une trouvaille formidable. L'histoire en elle-même n'est guère originale, et sans nul doute peut-on dire qu'il s'agit d'un vilain texte ; mais il avait annoté sur le manuscrit original, dans les marges et en bas de page, quantité d'inscriptions

*CHAPITRE 8. ART POÉTIQUE*

23

visant à justifier le moindre de ses mots, et les manières de lire et de comprendre son texte. Si bien que le reproduire ne fut pas chose aisée, et j'ai dû payer mon éditeur rubis sur l'ongle pour qu'il puisse faire ce que je lui demandais. Mais ce sont ces annotations qui me permirent de mettre au point mon appareillage critique, et sans sa grande idée jamais je n'aurai eu le courage, la volonté ou le loisir d'éditer le livre que vous tenez entre vos mains.



## Chapitre 9

# Cela a déjà dû t'arriver...<sup>1</sup>

Tu te sens observé...  
N'est-ce pas un feulement que tu viens d'entendre ?

Cela a déjà dû t'arriver<sup>1</sup>... Tu marches paisiblement dans la rue lorsque soudain une émotion étrange t'étreint<sup>2</sup>. Il s'agit d'une immense sensation de douleur et de haine qui te laisse présager le pire. Fier et orgueilleux, que tu sois homme ou femme, tu persistes à avancer droit devant toi, sans te soucier du reste<sup>3</sup>. Pourtant, ton pas semble ralentir, des pensées t'envahissent brutalement ; tu repenses à toutes ces histoires d'agressions et de meurtres, ces crimes affreux perpétrés ci et là. Toujours aux autres, n'est-ce pas ? Même dans ta demeure, tu ne peux te sentir en sécurité. Tu hésites à te retourner ; ce serait ridicule en vérité. Ce sont les enfants et les peureux qui se retournent, toi, tu vas de l'avant, toujours, quitte à faire face à une impasse. Et là encore, tu ne rebrousseras pas chemin, mais tu persisteras à avancer<sup>4</sup>.

Frapper au visage sans se retourner, cela semble être une bonne stratégie...

Tu viens de t'arrêter. L'hiver frappe à ta porte, la température, pourtant agréable il y a une heure à peine, est rapidement descendue. Des frissons parcourent ton corps meurtri des efforts de la journée : les collègues, la paperasse, ces courses pour manger et être à l'heure. Un combat serait à ton désavantage. Tu ne pourrais lutter. Et s'il avait un couteau, ou une arme plus dangereuse encore ?<sup>5</sup> Ou bien un pistolet, ou un fusil ? S'il était en réalité bien plus loin que tu ne sembles le croire ? Si le souffle que tu sens sur ta nuque n'était pas son haleine, mais le vent malin qui te prend les cheveux ?

Il a dû se cacher...

Trop tard. Tu es mort. Tu vois ton âme s'envoler vers le prodigieux néant de la non-vie<sup>6</sup>. Tu repenses avec douceur à tout ce que tu as vu et appris, à tout ce que tu as pu dire ; et ce verre de trop que tu avais bu ce soir-là, et ce mignon petit chiot que tu avais pris dans tes bras, et ce chaud poussin qui piaillait dans ta main frêle. Quelque part, tu regrettes de ne plus sentir l'odeur de l'herbe juste tondue ou de l'essence, que tu aimais tant. Tu n'es plus qu'esprit à présent, et plus rien ne peut t'atteindre ; tu ne peux plus caresser la joue à

1. Je m'adresse directement à toi, lecteur, car ce roman n'est pas une fiction : c'est un discours où je te tiens en partie.

2. Je parle de n'importe quelle rue. Ce peut être une large avenue bordée de luminaires comme une sombre impasse éclairée par ta seule conviction.

3. Pourquoi t'en soucierais-tu ? Tout va parfaitement bien dans ta vie, même si souvent tu désires faire changer les choses. Lorsque tu t'inquiètes pour un rien, lorsque tu te dis que tout pourrait être bien mieux, plus loin... ta vie n'est pas parfaite, mais tu l'apprécies plus ou moins.

4. Ne te retourne pas. Pas maintenant.

5. Encore une ou deux secondes...

6. Où est-il ?

laquelle tu penses, ni te toucher en pensant à la personne à qui elle appartient.

Il doit être tout près pourtant... Mais un événement imprévu se produit : te revoilà, bien vivant et courageux, dans cette même rue, au même instant. Te donnerait-on une nouvelle chance ? Tu ne répèteras pas les mêmes erreurs. Tu continues d'avancer, mais cette fois-ci comme le sage le préconise : avec soupçon, attentif à tout ce qui se passe autour de toi. La pierre du mur s'effrite, tes chaussures couinent<sup>7</sup>, tes cheveux se hérissent. Il faut agir maintenant.

Pas assez fort... Tu frappes dans la nuit et tu touches, mais bientôt on revient à la charge ; et tandis que tu reprends ton souffle<sup>8</sup>, te voilà à nouveau mort. La sensation n'est pas désagréable, mais tu te sens insulté. Ne vaux-tu pas mieux que cela ? Comme dans un jeu vidéo, tu disposes de plusieurs vies pour t'aider dans ta quête. Tu ignores précisément combien ; toujours est-il que tu expérimentes une nouvelle stratégie. Il faut connaître son adversaire pour pouvoir le vaincre. On ne peut combattre ce que l'on ne comprend pas. Tu fais donc face, quoi qu'il advienne ; et tu préfères croire qu'il te restera une autre chance après celle-ci plutôt que de gaspiller cette vie qui serait de toutes manières perdue.

Ce n'est pas entièrement vrai, tu le sais.

Malheureusement, il fait fort sombre dans cette rue ; et tu ne parviens qu'à distinguer une silhouette imposante, qui ne semble pas être celle d'un homme. Tu es à nouveau frappé avant d'avoir su faire quoi que ce soit. De l'insulte, te voici parvenu à la frustration : non seulement tu ne saurais vaincre ton adversaire, mais tu es condamné, pour le reste de l'éternité, à te voir tomber et mourir inlassablement. Tu ne comptes même plus : le temps n'a plus d'importance. Et, entre deux tueries, tu te prélasses et te surprends à penser. Spectateur du film retraçant ta fin, tu plonges au plus profond de tes souvenirs<sup>9</sup> et remontes avec toujours plus d'anecdotes. Cependant, ta mémoire a ses limites ; et tu finis par te lasser de ces pavés froids qui viennent te salir le visage lorsque tu tombes à terre.

Rien n'y fait.

Était-ce l'épreuve nécessaire ? Toujours est-il qu'enfin tu ne te retrouves plus dans cette rue, mais bel et bien dans les limbes, dans une manière de paradis peut-être. Contrairement à ce que tu pensais, tu ne joues pas du jazz dans un orchestre de femmes<sup>10</sup>. Mais un moniteur géant, semblable à ceux que l'on peut voir lors des grands événements, placé devant tes yeux, où que tu ailles, passe en boucle ta biographie. En réalité, il s'agit de l'enregistrement complet de la vie telle que tu l'as perçue, si ce n'est qu'on y fait de nombreux arrêts sur image : on te pointe ce que tu n'avais pas remarqué, on t'explique certaines situations, on te propose les choix qui auraient été les plus pertinents. Lorsque tu as bien agi, le compteur numérique, placé en bas de l'écran, s'incrémente doucement ; tous les dix points, tu te sens monter vers une lumière<sup>11</sup>. Certes, ta vie fut globalement vertueuse : tu n'as tué personne, tu n'as pas provoqué de guerre ni mis en péril la sécurité mondiale. Mais ne pas être mauvais, est-ce être bon pour autant ? Tu t'es souvent posé la question. À présent tu connais la réponse, car le compteur ne fluctue pas lorsque tu agis normalement.

Bien entendu, une finale de football est un événement.

Ce que tu n'osais t'avouer t'apparaît à présent clair comme de l'eau : tu n'es qu'un individu banal, voire affligeant. Adieu rêve de gloire, adieu illusion qui te

7. Elles sont neuves, n'est-ce pas ?

8. N'est-ce pas la seule bravoure que tu te sois autorisée depuis des années ?

9. En se décalant, la blessure se fait moins douloureuse...

10. Quel dommage.

11. Horus s'est modernisé, dira-t-on.

*CHAPITRE 9. CELA A DÉJÀ DÛ T'ARRIVER...*<sup>1</sup>

26

faisait dire que tu comptais pour Pierre ou Paul : tu es mort seul.

La vidéo parachevée<sup>12</sup>, un billet surgit miraculeusement dans tes mains. Lentement, tu l'approches de tes yeux, et tu commences à lire.

---

<sup>12</sup>. Et elle fut en réalité d'un ennui mortel, et bien plus court que tu n'aurais su le croire.

## Chapitre 10

# Ceci est un message formaté.

Ceci est un message formaté. Ces mots sont les mêmes pour tous. Du moins, ce qui est écrit est identique : il n'appartient à personne, fût-ce à Dieu, de contrôler les pensées. Nous ne serons donc tenus pour responsable de quoi que ce soit, si jamais on se surprend à lire au-delà des mots. Ils ont été choisis scrupuleusement, après des heures de recherches intenses. Ces mots ne seront pas traduits pour cette raison : la connaissance immédiate de cette langue vous a été transmise à l'instant-même où vous avez commencé à lire ce billet.

Ce message se décompose en trois parties. Il est nécessaire pour la compréhension du message de lire ces parties dans l'ordre proposé. Il ne sera reçu aucune réclamation si ce conseil n'est pas respecté.

Bienvenue.

### But de votre venue

Vous avez été accepté ici des suites d'une âpre sélection, selon certains critères qui ne vous seront jamais communiqués. Toute tentative faite afin de comprendre comment vous avez été choisi provoquerait votre radiation immédiate. Une fois sélectionné, nos équipes ont légèrement influé sur votre vie afin que vous puissiez vous présenter à ce moment précis à cet endroit précis. Vous ne connaîtrez pas le réseau complexe d'événements qui permit ce prodige. Vous ne connaîtrez pas les personnes qui, dans votre entourage proche ou moins proche, ont joué ce rôle. Sachez cependant que la sélection s'est faite depuis plusieurs années, et que vos actions et décisions, ainsi que vos modifications de caractère, même celles allant à l'encontre des critères de sélection, passées cette dernière n'ont joué aucun rôle. Vous avez été à un moment précis susceptible de rejoindre ce programme, peu nous importe que nous ne le soyez plus : vous devrez le redevenir.

Nous vous proposons donc une remise à niveau complète et entièrement automatisée, bien que discrète, remise à niveau qui aboutira à la renaissance de votre personnalité profonde enfouie sous des années d'erreurs. Bien entendu, nous vous avons jugé. Bien entendu, nous estimons qu'entre l'état premier, apte à la sélection et parfait selon nos critères et cet instant, vous vous êtes dégradés. Ne vous inquiétez pas : il n'est rien que nous ne puissions défaire.

Il ne vous sera communiqué aucune instruction, si ce n'est celles présentes à la fin de ce mot. De la même façon que votre vie a été contrôlée afin que vous puissiez vous présenter ici et maintenant, vous serez amené à faire des choix subtils ou plus profonds dans les jours à venir qui modifieront imperceptiblement votre comportement. Ce mécanisme délicat peut prendre une journée ou plusieurs années selon votre cas. Vous ne serez pas averti lorsque ce programme prendra fin. Il se peut qu'après la fin de celui-ci, vous restiez à jamais le même ou continuiez à changer. Cela ne nous est d'aucune importance. Le but global de ce programme restera, vous restera un mystère. Le but de votre venue est de permettre à ce programme de continuer d'exister.

Merci.

## Clauses de confidentialité

Vous ne devez révéler à quiconque l'existence de ce programme. Vous ne devez révéler à quiconque l'existence de ce lieu. Vous ne devez révéler à quiconque l'existence de ce billet, ni ce que vous y avez lu. Toute entorse à ces instructions entraînerait immédiatement l'arrêt définitif de ce programme pour votre personne. Vous ne serez pas averti de cet échec. Vous n'aurez pas de deuxième chance. Nous vous surveillerons comme nous vous avons surveillé, mais nous n'agirons jamais directement.

Vous devez nier fermement, mais sans éveiller les soupçons, si jamais l'on vous questionne à ce sujet. Toute réponse positive, même allusive, sera considérée comme une entorse aux clauses édictées ci-dessus. Toute référence écrite ou dessinée à ce programme sera considérée comme une entorse aux clauses édictées ci-dessus. Si jamais l'existence de ce programme était amenée, par une cause extérieure à votre personne, à être dévoilée, vous devez prétendre ne pas le connaître et ne pas vouloir vous y intéresser, à moins qu'il ne paraisse suspect que vous ne vous y intéressiez pas. Dans la mesure du possible, vous devez éviter le sujet, à moins qu'il ne paraisse suspect que vous évitiez le sujet. Ce programme ne peut, en aucun cas, être mis en péril par vos révélations. Mais nous ne pouvons pas vous communiquer ce qui adviendra si vous allez à l'encontre des clauses édictées ci-dessus.

Vous ne devez jamais faire allusion à ce programme. Les métaphores, analogies, comparaisons impliquant ce programme seraient vues comme une entorse aux clauses édictées ci-dessus.

## Instructions

Les lignes qui suivent constituent et constitueront à jamais les seules instructions que vous recevrez concernant ce programme. Il n'y aura jamais d'exceptions à cette règle. Vous devez ignorer les autres instructions que vous recevrez, et feindre de ne rien comprendre si jamais vous en recevez. Il est nécessaire que vous suiviez ces instructions, auquel cas le programme s'arrêtera. Vous ne serez pas averti si vous ne suivez pas ces instructions à la lettre. Il est nécessaire d'accomplir ces actions dans l'ordre où elles sont écrites.

(a) En sortant de ce lieu, vous devrez prendre à gauche. Vous y croiserez une certaine personne. Vous devrez engager la conversation avec elle, et amener un certain sujet dans la discussion. Vous ne saurez pas si cette personne fait partie du réseau de surveillance de ce programme, ou si nous avons influé sur les événements pour que vous la rencontriez à ce moment-là. Les clauses édictées plus haut prennent effet dès votre sortie de ce lieu.

(b) Une fois la conversation achevée, vous devrez poursuivre votre route jusqu'au pont le plus proche en faisant le moins de détours possibles, de la façon la plus rapide possible, qu'elle implique un véhicule ou non. Nous avons calculé le nombre de fois où vous devrez changer de direction pour cela. Un trajet ne correspondant pas à nos calcul amènerait la fin de ce programme. Vous ne serez pas averti si cela arrivait.

(c) Vous devrez traverser le pont, puis vous rendre le plus rapidement chez vous. N'adressez la parole à quiconque. Vous ne rencontrerez personne de votre connaissance. Si un inconnu vous adresse la parole, ignorez-le, à moins que votre intégrité physique et/ou mentale soit en péril. Vous ne serez pas averti si vous ne respectez pas cette consigne.

(d) Une fois à votre domicile, agissez normalement.

Au revoir.

PS : Il est facultatif de lire la section suivante. Vous ne saurez pas si sa lecture entraîne ou non une modification du programme tel qu'il a été programmé. Vous ne saurez pas si nous avons prévu ou non que vous lisiez la section suivante. Vous ne saurez pas si vous devez ou non, contrairement à ce message, lire autre chose que les mots qui y sont écrits.

## Chapitre 11

# Ce jour-là, je cherchais un appartement...

Ce jour-là, je cherchais un appartement dans une nouvelle ville. Après des jours et des jours de féroces circonvolutions, à arpenter toutes les rues, toutes les annonces, toutes les agences d'immobilier, mon calvaire allait prendre fin. J'avais souscrit auprès d'un organisme un abonnement me donnant accès à dix autres logements susceptibles de correspondre à mes attentes. Les données étaient alléchantes, et l'une de ces propositions aboutit à une franche réussite, mais là n'est pas le propos de cette histoire.

Lorsque j'ai rempli le formulaire en question, je me surpris, contrairement à mes habitudes, mais je ne vis là qu'un signe de fatigue, à engager la conversation avec la préposée chargée de me guider dans ma démarche. Bien vite, nous nous détournâmes de la question immobilière pour en venir à des choses plus personnelles, voire intime. Bientôt, ce fut le sujet de la musique : ce qu'elle écoutait, ce que j'écoutais, ce que les gens écoutaient ou n'écoutaient pas. À demi occupé à inscrire sur le formulaire le numéro de ma carte d'identité, j'ai alors dit que « j'écoutais la musique que j'aimais ». Elle rigola. La formule peut paraître évidente, mais d'un second abord, n'apparaît-elle pas incongrue ? Pourquoi préciser que ce qui est écouté, c'est-à-dire ce qui est vu comme l'exercice de ce loisir, dépend de l'affection que l'on porte à ce même loisir ? Il est naturel de pratiquer le sport que l'on admire, de lire les romans que l'on apprécie et donc, par voie de faits, d'écouter la musique que l'on aime.

Mais pour moi, cela était loin d'être une évidence. Par cette seule phrase, je précisais que la musique que j'écoutais avait été sélectionnée par un seul critère, et non pas par son accessibilité, par la mode, par la langue, par la mélodie, par le genre, par le sujet, par le charisme du chanteur. Que l'on y réfléchisse. Nous connaissons tous des gens dans notre entourage qui n'écoutent qu'un seul genre de musique, de même que certains ne lisent qu'un seul genre de livre ou ne vont voir qu'un seul genre de film au cinéma. Nous en connaissons d'autres qui, avant la musique, aiment le chanteur. Ou la langue chantée. Ou le sujet des chansons. Tous ceux-là, je le prétends, n'aiment pas la musique en elle-même. Et d'expérience, je sais que peu sont ceux qui réellement aiment la musique.

Comme de juste, j'ai une explication à ce phénomène. La musique est deve-

## CHAPITRE 11. CE JOUR-LÀ, JE CHERCHAIS UN APPARTEMENT... 31

nue de loin trop accessible. S'entend la musique en particulier, et non couplée à d'autres arts, comme cela peut être le cas à l'opéra ou dans ces « comédie musicale ». S'il y a peu encore, il fallait, pour pouvoir entendre de la musique, être à proximité d'un musicien ou de musiciens, à présent les moyens sont innombrables : poste de radio, télévision, informatique, balladeurs divers, téléphones. Le monde qui nous entoure n'est plus composés de signes abstraits et de lettres, il est fait de notes et de solfège.

J'ai longtemps cru que cela irait en direction d'un ré-enchantement du monde. Je me trompais, bien évidemment. Le monde n'en sortit pas meilleur, il en ressortit plus bruyant. Car si auparavant l'Homme avait le choix quant à la musique qu'il voulait écouter, ce n'est plus le cas à présent, et tout l'assaille comme des moustiques se présentant en nuées. Je ne parle pas seulement de celui-là qui, négligeant sa santé auditive, fait profiter à chacun de la piste qu'il écoute actuellement sur son balladeur, ni de cette voiture qui, hauts-parleurs hurlants, passe en un instant dans la rue et s'arrête un temps fort à ce feu rouge ; je parle également de ces « jingle » qui envahissent nos écrans ; de cette musique fade et sans intérêt que l'on entend dans les grandes surfaces, dans les magasins de vêtements et les restaurants et qui souvent débordent sur les trottoirs afin de faire le plus de victimes possibles, à la manière de ces bombes à la portée illimitée ; de ces publicités télévisuelles au volume sonore supérieur à l'émission regardée, et qui oblige, après un sursaut de surprise, soit à s'habituer, soit à faire l'effort de sortir de sa quiète réflexion pour régler ce problème mécanique.

La musique est devenue bruit. Les notes sont des décibels et les décibels des armes. « We will rock you », chantait Queen. « We will disturb you », répond le monde mugissant : le peuple est devenu plus grand que le poète.

Le second contrepoint de ceci est désastreux. Habitué que nous sommes à sempiternellement avoir un refrain dans l'oreille et dans le cœur, refrain imposé et non voulu souvent, nous dédaignons à présent les vertus du silence. Jadis, seul l'ennui était pourfendu, à tort bien entendu ; aujourd'hui, le silence, même accompagnant une activité, est répugné. Et l'on ne sait plus distinguer dès lors ceux qui, comme moi je l'avoue, écoutent de la musique en travaillant car ils aiment cela, et ceux qui travaillent en écoutant de la musique, car ils craignent le bruit de la plume sur le papier. J'ai d'ailleurs lu un ouvrage intéressant sur ce sujet ; il ne parlait pas directement de cela, mais pouvait très sincèrement s'interpréter en ce sens. Voici ce qu'il disait en substance :



## Chapitre 12

# Le jour venait de se lever sur les rives...

Le jour venait de se lever sur les rives de l'Himalaya. La surface de l'eau, plate comme de l'huile, reflétait les peupliers et les chênes séculaires de cette région de l'antarctique. Cela faisait à présent plusieurs jours qu'ils crapahutaient, chassant les moustiques suceurs de sang et les serpents volants, à la recherche de l'El Dorado, la mythique cité de marbre blanc. Deux ou trois heures auparavant, les Tupis leur avaient indiqué la voie : ils se rappelaient leur latin aléatoire et les parures de plumes des grands sachems qui faisaient brûler de l'encens en l'honneur de Kali pour éloigner le mauvais sort. Un chasseur leur montra, à l'aide de son boomerang tribal, un chemin tortueux qui s'enfonçait dans la savane. « Au-delà du fleuve jaune, maugréa-t-il (c'est ainsi qu'ils appellent la rivière Himalaya, qui se jette, comme chacun sait, dans le lac Victoria), il te faudra marcher encore six lunes parmi les hippocampes et les rouges-gorges gris pour atteindre le mont Antananarive. Ne traîne pas : Horus n'aime pas que l'on s'attarde sur ses terrains de chasse. » Puis il était revenu chez lui : ils le virent rejoindre sa cabane sur pilotis d'où émanait une odeur âcre, sans doute celle des pommes de terre frites.

Les porteurs, des gascons grands et forts, portaient tous un os de biche dans leurs cheveux. La langue qu'ils parlaient était inconnue : mais souvent, ils levaient des regards peureux vers l'horizon. Les aventuriers ignoraient ces appels à l'aide, seule comptait leur expédition.

Trois mois plus tôt, Lord Gaymord, dernier monarque du Royaume de Prusse, avait mandaté cette équipe. Il était convaincu, après avoir retrouvé un ténébreux carnet de notes qui avait appartenu à sa grand tante, que la cité merveilleuse se trouvait dans cette région hostile du globe. Partis de Londres, ils avaient dû franchir le Pacifique en train, à cheval et en voiture : les routes étaient escarpées, les pillards turcs les suivaient de près. Un des leurs s'était arrêté en chemin, dans un hôpital papou, pour soigner une mauvaise gangrène : les fièvres sont de loin le pire danger que peut affronter le voyageur. Ce n'était donc plus qu'à quatre qu'ils poursuivaient. Après trois mois de voyage, ils ne leur restaient plus de provisions que pour une ou deux semaines : les délicieuses noix de pékans, qui tombaient des palmiers sous l'effet du vent et qui pouvaient nourrir tout un

*CHAPITRE 12. LE JOUR VENAIT DE SE LEVER SUR LES RIVES...* 33

village de pêcheurs pendant une journée, s'étaient faites rares ; une conséquence des cultures sur brûlis, leur expliqua-t-on. L'eau, en revanche, ne manquait jamais : les rizières témoignaient de l'abondante irrigation de la plaine, et du reste c'était la saison des pluies. Le gibier était rare : aucun lion, aucun tigre, aucun panda à chasser. Leur dernier espoir était de rejoindre au plus tôt New-York, qui devait être à une cinquantaine de kilomètres au Nord, si toutefois leurs cartes ne mentaient point.

Ismaël était ce matin d'humeur mélancolique. Sa barbe le grattait, tout son corps le grattait d'ailleurs : la sueur séchée avait collé les vêtements sur sa peau, et ses pieds étaient en sang. Il se rappelait pourtant de pires épreuves : le vol de la caserne de Mexico, tandis que les Samuraïs avaient envahi la ville ; la quête du Diamant du Groënland, qui l'avait obligé à descendre dans la plus profonde des mines de Toulouse, sans éveiller les soupçons des gaillards mahométans et des perfides chinois ; même son amour déçu avec la comtesse de Helsinki, dans les plaines arides du désert de Seattle, lui avait fait plus mal. Mais ce matin, Ismaël se sentait triste. Peut-être pressentait-il que tout était vain ici ; et que les richesses que lui et ses compagnons trouveraient, s'ils les trouvaient un jour, reviendraient en grande partie à Lord Gaymord et ne tomberaient jamais dans sa bourse, ou si peu.

L'argent, pourtant, n'avait jamais été sa motivation première. Certes, jamais il n'avait réellement roulé sur l'or : mais sa vie faite d'aujourd'hui et de peut-être lui convenait. Ce qui le rendait sans doute profondément triste, c'était de se dire que ce voyage était le dernier, et que jamais plus il ne sentirait le zéphyr sur sa peau.

Au pied d'un temple chrétien, l'équipe trouva une stèle millénaire, émaillée de symboles cunnéiformes, sans doute l'ancienne langue espagnole d'avant les vikings. Ismaël connaissait leurs langages, et il se fit l'interprète. Après avoir caressé du doigt les sigles gravés au marteau, il se racla la gorge et, se prenant un instant pour un pasteur inuit, lut à voix haute :

## Chapitre 13

# Depuis longtemps, j'ai l'ambition...

Depuis longtemps j'ai l'ambition d'écrire quelque chose ainsi. Quelque chose qui mettrait une fois pour toute à plat une série de conceptions théoriques, réflexions et pensées qui sous-tendent la moindre de mes écritures personnelles. Ce manuscrit, si je parviens à le mener à terme, serait à considérer comme un *vademecum* de mes pensées. Tandis que la philosophie a pour objet la compréhension du monde et de ses objets, et les relations qu'ils entretiennent entre eux et en eux, cette théorie égotiste n'a pour seule utilité que d'aider à comprendre la façon dont je conçois les choses. Si la critique littéraire désire avec ardeur saisir précisément les pensées des auteurs, je désire livrer dans ce *pensum* ce qui, à cet instant précis de mon existence, me fait écrire et me fait songer. C'est un mode d'emploi.

La structure de cette théorie empruntera beaucoup au *Tractatus*, c'est-à-dire une série de principes numérotés et sub-numérotés, lapidaires. Sans doute obscurs par moment. Car si les cheminements de mes pensées m'apparaissent évidemment clairs, je conçois que cela peut ne pas être le cas pour quiconque. Néanmoins, je n'étayerai ces principes d'aucun exemple : ils seront à chercher dans ce que j'aurai déjà écrit, et éventuellement dans ce que j'écrirai par la suite. Car je ne pourrai jamais donner meilleurs exemples que ce que j'ai déjà fait, et je n'aime pas me répéter.

### Théories

1 - Le but de toute expérience est la recherche de la vérité.

1.1 - Par là, il ne faut entendre qu'une expérience est réussie quand la vérité est atteinte, mais que toute expérience n'est jamais entreprise que dans l'optique de la recherche de la vérité.

1.2 - L'expérience s'achève quand la vérité est atteinte. Le fait d'avoir atteint la vérité ne définit pas l'échec, ou la réussite, de l'expérience.

1.3 - Une expérience peut être interrompue avant que la vérité ne soit atteinte. Le fait de l'interrompre peut définir la réussite ou l'échec de l'expérience.

1.3.1 - En cela, il convient de distinguer la réussite et la vérité. La réussite n'est pas la vérité, et la vérité n'est pas la réussite.

1.4 - La nature de la vérité dépend entièrement de la nature de l'expérience traversée : deux expériences distinctes induisent deux vérités distinctes.

1.4.1 - Deux individus passant au travers d'une même expérience découvriront deux vérités distinctes.

1.4.2 - Il n'y a cependant pas autant de vérités que d'individus.

1.4.3 - C'est le principe du « Bonne leçon, mauvais moment ».

1.4.3.1 - Une expérience peut être rattachée à une leçon. Ce terme est à prendre dans le sens le plus scolaire qui soit.

1.4.3.2 - Tout comme une leçon d'école, une expérience a besoin d'être enseignée, d'être assimilée et d'être évaluée. Le but de l'enseignement est la recherche de la vérité. L'assimilation de l'expérience est la mise en pratique de l'enseignement. L'évaluation de l'expérience est la vérité découverte.

1.4.3.3 - Mais comme il a été dit plus haut, une expérience peut être interrompue sans pour autant que la vérité soit découverte. Car si le but de chaque expérience est la vérité, le but individuel de l'expérience peut se distinguer de la recherche de la vérité.

1.5 - Ce sont les vérités, et non les expériences, qui construisent les Hommes.

1.5.1 - Un individu qui se perd dans de fausses entreprises et qui jamais n'atteint une vérité a raté sa vie.

1.5.2 - Pour atteindre la vérité, il faut lire. Le texte suivant, élaboré avec soin, permet d'atteindre celle-ci :

## Chapitre 14

# L'homme est futilité.

L'homme est futilité. Partout où il croit regarder, il pense apercevoir des signes de sa toute-puissance : mais ce ne sont là que des illusions.

Toute son énergie est dirigée vers l'amélioration de son espace intime : et l'humanité même ne semble s'être construite qu'une fois la première barrière construite, qu'une fois la propriété privée érigée. Sans faire de l'écologie de comptoir, l'on peut considérer qu'il a toujours perçu son environnement comme une menace immédiate, menace qu'il fallait ou bien détruire, ou bien subordonner à son bon vouloir. Mais les choses vont changer à présent.

Je m'appelle Boa Lucille, et je suis chercheuse pour la *Global Peace & Research Corporation*, situé à New-Delhi. Notre rôle, en tant que biologiques, paléo-anthropologues, physiciens, médecins, est d'améliorer pour l'humanité la compréhension du monde telle qu'il se présente à nous. Nos domaines d'investigation sont ainsi aussi divers que variés : biologique historique, archéologie, physique quantique, littérature, chimie, mathématiques. Nous espérons tous retrouver l'essence même de l'humanité, et ce au travers d'une simple théorie : l'Homme n'a pas toujours craint la nature.

Fut en effet un temps où il vivait en harmonie avec les arbres, les oiseaux, les saules et la mer : mais un jour maudit, celui où, selon la Bible, il grignota le fruit de la connaissance, cette harmonie fut perdue. Notre but est de réveiller cet ancien accord mystique.

Nos recherches ont par ailleurs permis de remettre en lumière l'instant où les choses se sont perdues. Les détails seront donnés au cours d'une prochaine conférence, mais voici les grandes lignes :

Il y a de cela plusieurs millénaires, le monde était construit en « guildes ». Nous avons pu en dénombrer quatre : la guilde des forgerons, qui équipaient les chasseurs et les pêcheurs ; la guilde des bergers, qui élevaient les bêtes afin de nourrir le peuple ; la guilde des vitriers, qui concevaient les vitraux des temples et les lunettes des astrologues ; enfin, la guilde des tisserands, qui pourvoyaient en habits quiconque.

Chaque guilde vivait sur une zone définie du globe et nombreux étaient les échanges, autant commerciaux que culturels, entre eux tous : il y avait là une paix latente, séculaire et indéfectible.

Un jour pourtant, un mystérieux marchand, venu, croit-on, de la guilde des forgerons, décida d'utiliser les armes fabriquées par son peuple pour lancer une vaste attaque. Mais sa cible n'était pas, comme on pouvait le présager, sur les autres peuples, mais bel et bien sur la nature dans toute son immensité. Il leva alors son épée, et frappa la Terre à de multiples reprises. Sans le vouloir, il créa le Chaos qui habite à présent l'univers.

Car l'univers fut créé parfait ; une grande horloge toujours exacte. Mais lorsque le chaos se mit à se répandre, tout se départit. Le tissu même de la croyance au bien se déchira, et de la fissure s'éleva le doute.

Les hommes de toutes guildes levèrent alors les yeux au ciel. Et du ciel sombre on entendit une voix, qui édicta ceci :

## Chapitre 15

# Maudit soit le jardinier qui planta la graine...

Maudit soit le jardinier qui planta la graine  
Grâce à laquelle poussa l'arbre  
Qu'abattit le bûcheron et l'amena au charpentier  
Qui fit le lit et le vendit au marchand  
Qui le vendit à son tour à tes grands-parents  
Dans lequel fut créée ta mère  
Et où elle et ton père couchèrent  
Pour t'enfanter, misérable rebut de testicule atrophiée !

Maudit soit le jardinier qui planta la graine  
Grâce à laquelle poussa la tomate  
Qui fut cueillie par ce même jardinier  
Et vendu au maraîcher  
Qui le vendit encore à ton fils  
Pour te faire une salade de crudités  
Qui ne t'a pas joyeusement et fatalement empoisonnée !

Maudit soit le jardinier qui planta la graine  
De tournesol qui envahit son champ  
Grâce auquel fut confectionné l'huile alimentaire  
Qui servit à cuire la viande  
Que tu m'as servie à dîner  
Et qui n'était pas assez assaisonnée !

Enfin, maudite soit la pieuvre  
À qui l'on pressa les derniers tentacules  
Pour en extraire cette encre noire  
Qui remplit l'encrier  
Dans lequel fut trempée la plume  
De l'écrivain qui composa ces mots :

## Chapitre 16

# Je suis un animal urbain.

Je suis un animal urbain. J'ai toujours vécu, arpenté, cotoyé, étudié, aimé la ville. Qu'elle ait été patelin de modeste taille ou mégapole tentaculaire, baignée de soleil ou troublée de neige, elles ont toujours été mon grand décor. Je m'imagine constamment marcher sur du béton et m'abriter à l'ombre des immeubles ; et parce que je ne vois que très rarement les arbres, apprécie mieux que quiconque les parcs et les allées vertes.

Lorsque je visite mes parents, ma famille, la famille de mes amis qui, deux fois plus âgés que moi, se reposent en bêchant leurs tomates, je me sens comme un écureuil captif soudainement ramené à la liberté ; et comme de bien entendu, après avoir gambadé quelques minutes, je me recroqueville sous le bras de mon maître en tremblant de toute ma fourrure, car un caillou par trop entreprenant avait tressailli sous le vent.

Je me suis aperçu de cela il y a peu, tandis qu'un violent zéphyr me caressait les cheveux et manquait de faire décoller ma petite amie du sol. Au loin, un embouteillage inutile faisait danser ses avertisseurs, les feux rougissaient de zèle, les publicités, ravageuses, tentaient de me convaincre. Je me sentais aussi bien que sur mon fauteuil, en lisant une bande dessinée ou en écoutant l'Oncle Georges. Je n'habitais pas la ville, la ville m'habitait, et je ne ressentais aucune gêne, même en étais-je fier.

Je suis un animal urbain. Et en cette période de rut, je me décide à lancer ce cri d'amour, en espérant qu'elle m'écoute et me protège de ses agréables bras.

## Le bruit des gens

Aimé-je le bruit des gens ? Leur mouvement perpétuel, leurs discussions, leur musique, leur silence, leur immobilisme, leur emportement, leur incompréhension ?

Aimé-je les voir, en cohortes, en armées, faire les boutiques et les échoppes, marcher sur mes pas, voler mon air et mes idées, me pousser du coude et du bras ?

Aimé-je les sentir, parfois à contre-cœur, pressentir leur aura funeste et nauséabonde sur mes vêtements et mes mains, être mouillé de leur salive ?



Je ne pense pourtant pas.

Je suis un être solitaire. Animal social, certes, mais point grégaire. J'aime les dimanches, les petits matins, les soirs froids. Pour moi, le principe de ville est difficilement compatible avec celui du nombre. Je conçois pourtant le paradoxe de la pensée : sans nombre, point de ville construite. Mais, hélas ! ce qui rend la ville si détestable, ce n'est ni les étudiants, qui étudient, ni les banlieusards, qui s'ennuient, ni les vieux, qui comatent, ni les femmes, qui accouchent : ce sont bel et bien les gens dans leur affreuse, immonde, improbable unité.

Car en effet, lorsque je parle des gens, je ne conçois ce mot que comme image d'un monstre aux mille bras et aux mille jambes, mais au corps unique : Argus ou Hydre, il n'existe pas, je pense, de créature mythologique similaire à la vision qu'abrite mon crâne. Troupeau bêlant, masse géleiforme infecte, ils sont un miasme hideux qui tapissent la moindre ruelle, et ce jusqu'aux plus grandes avenues.

Je crois que le plus dédommageable, et ce qui ne manque jamais de m'étonner et de me désoler, le plus cruel, c'est qu'isolément, chaque personne est de qualité. Je ne fais que répéter ce que d'autres ont dit, que rares sont les personnes parfaitement idiotes dans ce monde ; on pourra toujours arguer, bien entendu, que sur la masse de milliards que nous sommes, cela représente un certain nombre. Mais le pourcentage global, lui, reste effroyablement bas. Quoi qu'il en est, nous connaissons chacun des personnes de grandes qualités. Un tel a un humour ravageur, un autre coinche comme un forcené ; un autre est d'une fine intelligence, la dernière voit dans les âmes comme un maréchal la peur chez l'ennemi. En général, et si ce n'est les péripéties diverses qui nous font vivre une vie parmi les milliers de possibles, ce sont nos proches amis et souvent allons-nous les voir pour boire un ou plusieurs verres, jouer aux cartes et refaire le monde, parler de nos déceptions et de nos victoires. Tous les autres, sans exception, sont des connaissances ou des oiseaux de passage, que l'on juge imbéciles et dénués de tout intérêt.

Mais ces personnes, à leur tour, ont leurs amis et leurs proches amis, et nous jugent sans doute comme sans importance. L'on pourrait résumer facilement cela au moyen de diagrammes et d'ensembles mathématiques : et rapidement arriverait-on à la conclusion que personne n'est seul, et que nous sommes tous des gens d'intérêt.

Mais les choses changent lorsque l'on parle des gens. Il est connu de longue date, et encore une fois ne fais-je que répéter un lieu commun, que le peuple est incapable de décision, et de choisir précisément ce qui est bon pour lui. Aveuglés par les sirènes des élus et des réclames, écrasés par des besoins que l'on ne peut pas comprendre, les gens ne sont décidément pas des personnes de bonne compagnie.

Comment concevoir alors que les gens sont en réalité toutes ces personnes de qualité, rassemblées en une seule masse dénuée de sens commun ?

Je puis, pour tenter de répondre à cette épineuse question qui ne cesse pas de m'étonner, et peut-être même demain trouverai-je une autre réponse, tenter de me rabattre vers une comparaison grivoise.

Il y a de cela plusieurs mois, au cours d'un voyage estudiantin, je visitais la prodigieuse cité de Saint-Petersbourg. Ce n'est point ici le sujet de mon texte, mais peut-être qu'un jour en parlerais-je plus en détail. Je ne disserterais donc point sur elle, mais sur un fait particulier de mon voyage.

Nous étions un groupe, je pense, d'une petite quinzaine de personnes, vingt tout au plus, venus de tout horizon : français, finlandais, russes, tchèques, polonais, il me semble même me souvenir qu'il y avait là quelques australiens et une très belle italienne, qui me fit sentir Stendhal et Musset. Nous logions dans une manière d'auberge de jeunesse, bien que la plaque trompeuse annonçait qu'il s'agissait d'un hôtel. Le terme était sans doute usurpé : nous dormions dans de vastes dortoirs de cinq ou six lits superposés, et partagions les commodités élémentaires.

À notre destination étaient en effet proposés trois douches, trois cabinets d'aisance et autant de lavabos. Et comme nous voulions tous, en groupe élargi ou amoindri, profiter autant que faire se pouvait des cinq jours qui nous étaient alloués, nous nous levions de très bonne heure et faisons la queue devant cette salle de bains de fortune afin de nous débarbouiller.

Mon naturel fainéant me faisait toujours passer parmi les derniers. Quelques dix fesses et dix sexes que je n'avais caressés, c'était dire mon degré d'intimité avec ces parties honteuses, s'étaient baignés et épanchés dans les porcelaines que je fréquentais alors.

Ce n'était qu'orgie de poils pubiens, frisés et gris, détremvés, urine saumâtre, traces de cirages décorant les fosses. Certaines fois, l'odeur était terrible, et je craignais l'infection d'effleurer les robinets. Je faisais mon affaire sans trop y penser, et me jurer de me désinfecter aussitôt sorti du territoire russe.

Lorsque je regardai pourtant mes compagnons, je ne parvenais à déterminer qui était aussi peu respectueux des règles élémentaires d'hygiène et de politesse. Je les interrogeais sournoisement, sous couvert de blagues grivoises et mal placées, en vain. Ce n'est que lors de notre retour en train que je compris.

Nous étions tous propres sur nous. Seulement, nous n'étions pas irréprochables. Une hygiène perfectible seule est sans importance ; quinze hygiènes perfectibles donnent une hygiène globale cataclysmique.

Je ne puis que supposer qu'il s'agit là de la même chose concernant les gens. Seul, nous sommes excellents, mais non parfaits. Et ensemble, nous ne sommes qu'un amas informe d'imperfections. C'est, ce que je crois, ce que disait un auteur latin ; j'ai retrouvé ici la citation exacte, je vous la livre telle quelle.

## Chapitre 17

### Scène 1

#### Scène 1

*Une rue déserte, dans la banlieue. Un réverbère éclaire piteusement le bitume. Deux hommes attendent. Ils ont une vingtaine d'années.*

1 : J'ai froid. Été de merde. (*Il crache par terre*) Ville de merde. Vie de merde.

2 : Tu ne vas pas me la jouer philosophe à présent ?

1 : Je doute que les Socryte et les Pluton se dopent comme on se dope.

2 : J'ai entendu dire au contraire qu'à l'époque, ils prenaient pas mal de trucs.

Qu'ils touchaient des gamins.

Qu'ils se masturbaient dans la rue.

Qu'ils jouissaient entre deux phrases.

1 : Pas comme nous, quoi. (*Il recrache par terre*)

2 : Je déteste quand tu craches comme ça. C'est sale.

1 (*Prenant une voix ironique*) : Oh, excusez-moi, mon altesse sérénissime. J'oubliais qu'on était dans la haute.

Ce réverbère, c'est une colonne de marbre, hein ?

Et ce trottoir, un tapis rouge, hein ?

Et mes glaviots, tu sais ce que c'est ?

2 (*Fatigué*) : La ferme. Tu m'ennuies.

1 : Toi aussi.

(*Silence.*)

1 : On attend quoi ?

2 : On attend Marco. Il doit nous amener voir Marc, il a de la bonne came, justement. (*En regardant sa montre*) Il est déjà en retard.

1 : Tu le connais d'où déjà ?

2 : On se battait sous le même drapeau.

1 : Es Espagnes ?

2 : Ouais. J'étais mercenaire jusqu'à peu. Ça payait bien. Il est resté sous les ordres du lansquenet. Je suis parti, j'en avais assez de traîner mes sabots.

1 : La guerre, hein ? Pas vraiment ma religion.

CHAPITRE 17. SCÈNE 1

43

2 : Pacifiste ?

1 : Philosophe. J'avais l'habitude d'être bibliophile, ça m'a passé. Je chie sur la philosophie maintenant.

2 : Je chie sur l'armée moi aussi.

1 : Ouais... Tiens, une chignole. Pas celle de ton Marco ?

2 : Je pense. Tiens, il a accroché un papelard derrière sa vitre. T'arrives à lire ?

1 : Ouais, attends... (*Il plisse les yeux et déchiffre l'inscription.*)

## Chapitre 18

# Pastis

### Pastis

*Apéritif confus*

J'ai longtemps hésité  
Avant de me décider :  
Pour parler du midi, je devais caresser une  
Forme parfaite, et des mots judicieusement choisis.  
Car quinze années au soleil marquent lourdement le coeur,  
Il me fallait assez de talent pour tout dévoiler.  
Des images et des parfums, voilà ce qui me parle.  
Quand les noms de Naurouze, ou de Narbonne,  
De Perpignan, de Limoux ou de Carcassonne  
Viennent à être prononcés,  
C'est mon âme et non mes oreilles  
Qui soudain s'éveille.  
En quelques mots, j'aimerais peindre  
Avec toute la force d'un chanteur de jadis  
Cette symphonie de parfums aux couleurs anisés,  
Ce miel, ce jasmin,  
Ce thym,  
Qui m'amuse et font amuser.  
Au soleil, on boit pour se rafraîchir  
Et pour parler, surtout pour parler. On  
N'est jamais sombre au soleil. Quand  
L'alcool vient peindre les oranges en bleu,  
Quand le ciel s'amuse à être poète un peu,  
Quand il vient comme faire un drap sur les plaines,  
La cerise se change en miel et même les enfants boivent.  
Là-bas, l'alcool vous embrasse.  
Un étranger s'y sent chez lui.  
Et s'il a peur de ne pas s'y intégrer,  
Au bout d'un verre il est du pays.  
On aime les visiteurs comme nous-mêmes,  
Et le fromage et le pain accompagnent le vin

Mieux qu'au dernier repas du Christ.  
On y danse et on y chante comme si demain allait mourir,  
Et on boit et on rechante après avoir bu.  
Le soleil est dans les verres et dans les mains,  
    Dans les prières,  
    Dans les yeux.  
Et quand on ne voit autour de soi  
    Plus des amis mais des frères,  
Et que chaque frère est le plus précieux de tous,  
Que les terrasses sont belles et les filles aimables,  
Et qu'on les aime comme des mères,  
    Comme des soeurs,  
Alors l'eau elle-même enivre,  
Et on garde toujours en soi  
Un parfum d'anis et de lavande,  
    Un sucre de cerise  
    Et le goût de l'amande.  
Là-bas, il n'y a de paroles que des silences,  
    Et de silences que des regards.  
Ce que l'on voit, personne et chacun le voit.  
    Ce qu'on lit, c'est autre chose encore.  
On lit ce que l'on désire, et on désire ce qu'on lit,  
    Comme ce qui suit,  
    Comme ce qui est.

## Chapitre 19

# Quelle est la différence entre...

Quelle est la différence entre la qualité, et le défaut ? Doit-on être fier, ou orgueilleux ? Doit-on être gourmand ou gourmet ? Seul ou solitaire, amant ou amoureux ? Quelle est la frontière entre ce qu'il devrait être, et ce qu'il ne devrait pas être ? La morale, l'éthique, la philosophie ne me sont d'aucune aide. Elles en condamnent certains, elles en défendent d'autres. Mais il est dur, au quotidien, de savoir précisément ce qu'il convient de faire.

Prenons le cas de la gourmandise. Je pense ne pas être foncièrement quelqu'un de fort gourmand. Même du temps où mon ventre ballotait et où mes bras ventripotaient, je ne suis jamais considéré comme gourmand. L'on me dit que l'on a toujours de la place pour un dessert, ou un morceau de fromage, ou un verre de vin, ou un verre de bière ; je suis en-dehors de ceci. Il m'arrive encore tout particulièrement de passer des jours sans manger, tout au plus je ne bois qu'un peu de café ; c'est ce qui doit me rester de mes dernières habitudes. Et quand je mange, le plus régulièrement, je jette négligemment quelques pattes dans de l'eau bouillante, sans même y songer, les fast cuire moins qu'il ne faut, les dévore devant un écran ou livre, fais ma vaisselle et retarde d'un peu plus mon prochain repas.

En revanche, je me targue d'être gourmet. Une fois par semaine, le samedi ou le dimanche généralement, j'enfile ma toque et mon tablier : je sors ma planche à découper et d'un geste précis bien que peu assuré, je coupe tomates, oignons, aulx ; je place tout cela dans un fait-tout, je rajoute de l'eau, quelques aromates ; et une fois tout en place et le feu abaissé, je profite de la plus grande des récompenses, celle de l'attente. C'est quelque chose que je tiens de ma grande-mère, maîtresse-queux des plus attentives. Un jour, tandis que j'étais resté, interdit, à l'observer préparer je-ne-sais-quel gigot, je la vis rester immobile, une à deux minutes durant, devant son four, sans rien faire ni dire, en scrutant la viande commencer à palpiter de graisse. Je lui demandais alors, naïf, ce qu'elle espérait ; et elle me répondit, un petit sourire aux lèvres, que c'était là le meilleur des moments.

Je ne compris pas immédiatement mais à présent que je me pique, ci et là, d'être un peu cuisinier, je puis comprendre entièrement ce qu'elle a alors essayé de me dire. Et j'apprécie, énormément, cette attente de la cuisson, l'endroit où il n'y a rien que vous puissiez faire sinon attendre que le miracle se produise.

Et ce qui sort alors de la casserole, ce n'est pas un buisson ardent qui attendait Moïse : nous sommes, ici et toujours, les artisans de notre propre fortune.

Dans les deux cas, cependant, je ne vois pas la différence profonde entre gourmand et gourmet : ils sont tous deux fort orgueilleux de se croire ainsi supérieurs à ce qui m'apparaît comme un état de nature. Le premier se goinfre à s'en éclater, ne sait pas écouter son corps qui crie « repos ! » ; le second fait de l'alchimie et parvient à créer de l'or à partir de la boue. Dans les deux cas, il ne sait manger à sa faim, et se contenter du pain et de l'eau. Quelle est donc la différence entre la qualité, et le défaut ?

Ces deux mots ne me sont pas antonymes tant ils sont proches en idée. Ils ne représentent, jamais, qu'une différence de point de vue : à partir d'un repère fixe, l'Homme, ils s'en éloignent qui vers la vertu, qui vers le vice. Mais ce ne sont là que reliques d'une conception verticale de l'être, comme s'il était en une position intermédiaire entre une terre infernale et des nues célestes ; comme s'il devait choisir l'une ou l'autre voie, et qu'il ne pouvait pas juste demeurer en repos, attendre, patiemment.

Je n'aime ainsi ni les défauts, ni les qualités. Je n'aime que l'Homme. Et cela m'ennuie, cela me fatigue à un point que l'on ne saurait plus jamais imaginer. Je n'aime plus me rapprocher de certains parce qu'ils parlent mieux que les autres, ou sont plus vertueux, ou sont plus drôles ; et je n'aime plus m'éloigner d'autres parce qu'ils seraient plus tristes, ou confus, ou incohérents, ou laids, ou idiots.

J'aimerai, enfin, voir l'Homme dans son entièreté, et l'aimer comme il peut l'être, ou le détester comme il le serait peut-être : et savoir, alors, que penser et que dire, rester parmi les semblables ou partir en secret. Un mieux que moi l'a déjà dit : que l'on se rappelle ses nobles paroles ici...



## Chapitre 20

# Lucie, si je t'écris encore...

Lucie,

Si je t'écris encore, et ce sera sans doute bien plus long que ce dernier paragraphe, c'est pour plusieurs raisons. Après tout, ne sommes-nous pas des êtres plus complexes que nous ne nous figurons ? Si l'on se représentait la complexité de nos âmes comme une bibliothèque entière, il faudrait considérer encore que chacun de ces ouvrages ouvre la porte d'une autre bibliothèque aussi vaste que la première pour ne serait-ce qu'effleurer toute la dimension de nos êtres. Mais nous pouvons nous feuilleter : et de cet éclair blanc et noir surgit peut-être la Lettre qui, ici, pulvérise pour un instant la couleur de notre âme.

Si je t'écris d'abord, c'est pour revenir sur notre dernière et récente discussion, sur la vanité des choses et de mon travail, sur son « inutilité ». Je pense écrire mieux que je ne parle ; alors écrivons davantage. Il y a de cela quelques jours, semaines peut-être, je me suis rendu compte de quelque chose. Nous vivons tous notre vie pour la première fois. Et que ne devrait-on écouter ces vilains qui nous font croire qu'elle est courte : vivre est la chose la plus longue que nous ne ferons jamais.

Me rendant compte de cela, m'arrêtant dans mon pas et pesant et soupesant, j'en vins à cette conclusion potentielle que j'avais déjà cru atteindre jadis : si le Beau existe, il doit être dans la vanité et dans l'ineffable, dans le creux et non le plein, dans le vent et non la terre. J'ai toujours cru, quelque part, à la vanité. Vanité des Hommes, vanité des Dieux, vanité des mots. C'est d'ailleurs ce vide béant que représentent les mots qui m'a poussé à les étudier autant. Il y a une forme de beauté dans cette éternité qui n'est finalement jamais. Puisque tout est destiné à ne plus jamais être ; et puisqu'il faut, pour grandir, avoir été petit et pour pousser avoir été en terre ; et puisque, finalement, nous sommes amenés, comme tu le soulignais justement, à remplir nos vies plutôt qu'à les occuper ; j'aime à me rendre compte de cette inutilité exceptionnelle. Je me sens avancer, mu d'une force belle que je ne sais pas même envisager qui n'est ni l'habitude, ni le désespoir, mais une forme de sérénité sourde et moribonde qui n'attend plus rien. Je pense que seule l'étude peut dans ce monde m'apporter la quiétude, l'ataraxie encore que je recherche et que j'ai toujours cherchée sans la nommer souvent. Nous ne vivons qu'au présent, le passé n'est plus et le futur n'existe pas : à peine est-il là qu'il est instant, et à peine le voyons-nous qu'il est jadis.

Cette vanité, je l'aime. Je lutte encore pour la comprendre, mais je l'aime. Et j'aime à l'aimer, et elle m'habite plus qu'elle me consume. Et c'est là une gloire encore de me dire que mes actions ne me portent pas vers quelque but ou objectif avoué ni secret, mais qu'elles sont leur propre objet. Ainsi débarrassé du temps qui, comme le chante le fou, dévore le monde en avançant, je puis m'intéresser au reste.

Si je t'écris ensuite, c'est donc pour le reste. Nous sommes des êtres plus complexes que nous ne nous l'avouons, et l'une des faces de cette complexité, me concernant, compose mes travaux d'écriture. Je n'étudie pas seulement les mots : je les assemble et les rassemble, les fais se mélanger dans l'espoir, à nouveau à la fois beau et vain, que leur conjonction soit alchimique et que leur ajout soit bien plus que la somme des parties. J'écris constamment depuis de nombreuses années, je ne m'étais jamais réellement arrêté et j'ai même eu la chance, pour reprendre un thème de cette journée, d'avoir « rendu public » ce que j'ai pu griffonner. Mais les vicissitudes de l'existence, et d'autres ensuite, m'ont éloigné de cette envie. Subrepticement, tout d'abord, pesamment ensuite. Ce ne sont ni les travaux, qui se réalisent toujours, ni le temps, qui se gagne chaque jour, ni l'envie, qui circule autour qui m'en empêchèrent ; mais c'est l'inspiration, l'idéal, la beauté, enfin, qui me me manqua.

La beauté.

Une proche amie me le disait encore. « Il nous faut de la beauté comme il nous faut de l'eau. Si l'on garde ce qui est précieux, la beauté, elle, doit nous étreindre, même fugacement. » Ces derniers temps, la beauté m'a manqué. Je ne la trouvais plus. Sur ma gauche, une toile de maître : le pinceau était gras. À ma droite, une musique chaloupée : l'accord était manqué. Devant moi, l'horizon : n'est-il pas plus proche qu'avant ? Et ainsi de suite des mois durant. Que ne me suis-je, pourtant, saoulé, inondé, cajolé de ces endroits où la fleur est belle, mais le fruit rare ! De musées en concerts, de discussions en lectures, même l'alcool qui, cela est vrai, habille la moindre géline d'un profil de rapace, me fuyait et me traversait comme un diabétique. Et le gris, et les nuages ; et la pluie, et les trottoirs ; j'avais oublié qu'il y avait des trésors partout.

Je t'ai touché mot de cette maladie étrange qui est mienne. Les visages n'existent pas dans mon univers. Le front, le nez, la forme même. Les yeux parfois me parlent. Des cheveux fous, une voix transpercent cette obscurité et me font me ressouvenir. Mais la beauté n'est pas uniquement, n'en déplaise aux portraitistes, aux Italiens et à ceux pour qui la joue est un pampre et les lèvres une rose, affaire de figure. La beauté, c'est aussi un geste, c'est une main qui effleure une oreille ou qui saisit un stylo. C'est un trémolo dans la voix, un son qui bute, un autre qui revient, un rire qui éclate ou qui se tait. C'est une main dans une poche, une jambe qui s'ennuie. La beauté est une race qui ne connaît nul fouet et qui n'a que peu de maître : et trop rarement ne l'ai-je entrevue. Parfois, une fleur dans un parc, car plus grande que ses sœurs ou plus blanche, m'arrête. Je la mets à ma boutonnière, et nous partageons le monde. Il m'arrive en ville de tomber, un instant peut-être, sur une silhouette altièrre qui chausse la cothurne. Je lui donne un alexandrin, et une passion nouvelle m'agite.

Parfois, la beauté se présente à moi, sans que je ne la cherche.

Si je t'écris alors, c'est pour remercier cette beauté qui, alors que je te quittais et que je revenais dans mes appartements, m'a donné les larmes aux yeux. Ce

n'était pas un cri de peine ou de douleur, une blessure maligne qui se serait réveillée, une dartre vilaine qui m'aurait rongé la peau. Ce n'était pas plus une terrifiante et angoissante langueur qui m'aurait contraint au lit et au repos, au tilleul et à la verveine. C'était même, davantage, quelque chose d'agréable et que je n'avais pas ressenti depuis quelques temps, trop longtemps à mon goût même.

J'aime célébrer la beauté, où qu'elle se trouve. Si j'aime un vers, je l'apprends et le déclame sous ma douche ; un jeu de mots particulièrement touché me fait rire aux larmes des années après l'avoir entendu ; si une femme m'est belle, j'aime à le lui dire.

Je célèbre la beauté, où qu'elle se trouve. C'est une façon, ma façon ajouterai-je, d'être honnête et entier. Si j'ai de nombreux défauts, je me targue d'avoir cette qualité, envers et contre tout : et je ne suis pas de ceux qui apprécient le ciel quand le soleil brille et le conspuent quand les nuages lourds apparaissent : lorsque j'aime les yeux, j'aime aussi la chaumière.

Aussi, que ne le dis-je : je te trouve exceptionnellement, sublimement, intensément belle. Il se dégage de ta personne, de ton être, une sérénité superbe et intrigante qui me touche comme jamais. De tes gestes, une force racée que je ne m'explique pas, et dont je ne soupçonnais pas même l'existence avant de te voir. De ta voix, une clarté cristalline qui est sans doute ce que la gorge humaine sait produire de mieux, une musique séraphine aussi douce que le piano le mieux accordé. De ta silhouette encore, un je-ne-sais-quoi de dansant et de primesautier, comme si un perce-neige s'était soudainement mis à marcher.

Il ne m'arrive pas souvent, finalement et avec la condition qui est mienne, de me retourner lorsqu'une dame me croise. Les yeux de biche, le fard invitant me laissent, de fait, de marbre. C'est que la beauté qui me touche se trouve ailleurs, et qu'elle ne saurait encore s'arrêter au seul physique. Il y a, dans cette beauté qui me touche, une connexion que d'aucun appellerait spirituelle, que je me contente d'expliquer ainsi, de croire que les cœurs battent à la même vitesse.

La beauté est un être plus complexe que ce que nous nous figurons.

Si j'écris enfin et si je termine enfin de t'écrire, c'est alors pour te remercier. J'ai eu la chance de te rencontrer et de te croiser et, grâce à toi, de croire à nouveau en l'existence de la beauté. Je te remercie de m'avoir redonné envie d'écrire, et cela me manquait à un point inimaginable. Je ne serai pas, cependant et je t'en rassure, de ces romantiques abâtardis qui ont autant de muses que d'étoiles : Galatée ne sera jamais qu'une statue. Quant à savoir si ce texte-ci, écrit en toute sincérité je puis te l'assurer, est un compliment ou une déclaration, cela n'est pas en mon pouvoir. Ma quête d'honnêteté, et ma célébration constante de la beauté m'amènent, souvent et j'en suis marri, à mettre dans l'embarras celles à qui je m'adresse. Aussi je ne peux imaginer quelle sera ta réaction. Si ce texte t'est agréable, je m'en félicite ; si tu désires me le faire savoir, j'en serai ravi ; mais s'il te flatte sans pour autant te faire plaisir, n'en parlons plus. Ce n'était là qu'une vive envie et un besoin vital, et j'espère que cela ne t'aura point embêté davantage. En tant qu'auteur, je me dois d'écrire : mais en tant qu'homme, je sais me contenter.

De là, n'en prends point ombrage et si tu as déjà un fripon, je m'en excuse auprès de lui même s'il ne saura sans doute jamais mot de tout cela. Je l'envie et le jalouse, cependant, de profiter de cette beauté terrifiante.

*CHAPITRE 20. LUCIE, SI JE T'ÉCRIS ENCORE...*

51

Pour te convaincre encore de ma sincérité, je joins à cette lettre les premiers mots d'un poète de mes amis qui, je le crois, saura exprimer bien mieux que moi les tourments de mon âme.

## Chapitre 21

### C'est curieux...

C'est curieux, je n'avais jusqu'alors pas encore écrit une ligne sur ma rupture. C'est curieux, car j'ai du sang de tabellion : il ne se passe pas un jour sans que je n'écrive, ce que je fais ou ce que je pense, sans pour autant en faire des journaux intimes. Je suis un être, j'ai toujours été un être fendu par le milieu, et je ne suis jamais parvenu à m'unifier parfaitement : la continuité m'effraie, sans que je puisse parfaitement expliquer pourquoi même si je commence à le comprendre à moitié.

C'est qu'il y avait dans l'événement un indicible, un sombre indicible qui restait bloqué dans la gorge. Les années m'ont appris à ne jamais être silencieux, et à parler, et à écrire, et à chanter, toujours : je suis, nous sommes, des êtres de langage. Qui d'autre nous séparerait des pierres et des animaux ? Même dans mes jours et mes nuits de beuverie, plus nombreuses que je n'oserai jamais encore le confesser, même dans mes jours et mes nuits de silence, plus nombreuses que je n'oserai jamais encore le dire, même dans mes doigts gourds et le poison que j'ai scruté, dans la lame que j'ai caressée et le vide qui m'appelait, rien n'avait jamais pu se dire. L'air de la tristesse est une chanson sans paroles.

Je ne pensais pas être si faible. Je pensais que les épreuves traversées, comme toutes celles qui nous traversent, à défaut de nous tuer nous rendaient plus forts. Et qu'il suffisait d'une bouteille de vin, d'une rose et d'une poignée de mains pour repartir de plus belle. Mais les mots ne sortent pas de la bouche. J'ai passé, je passe encore, ces mois dans d'interminables saouleries. Je connais toutes les tabagies d'ici à Istanbul. Je connais tous les alcools qui rongent et toutes les drogues qui chantent. Je connais tous les poèmes d'amour, je connais toutes les chansons de gestes. Je connais les nuits blanches à travailler et les matins à travailler encore. Je connais les nuits blanches à boire et les matins à boire encore. Je connais les nuits noires à me taire et les journées à me taire encore.

J'ai cherché la patience auprès d'amis et de connaissances : pas un ne m'aidait à pleurer. J'ai cherché la beauté auprès d'inconnus et de musées : pas un n'arrivait à me consoler. J'ai écrit des lettres désespérantes et envoyé des bouteilles à la mer. J'ai écrit des lettres d'amour et envoyé des témoignages d'amitié. J'ai dessiné des fillettes mortes et des voix lointaines. J'ai fait des ménages de printemps et pulvérisé des chaussures. J'ai fait tout cela et bien d'autres choses encore, et les mots ne sortent pas de la bouche.

Pendant très longtemps, au point d'avoir oublié que je n'aimais ni la lâcheté ni le bruit, j'avais atteint une forme d'équilibre. J'étais les deux faces de la médaille. J'étais le joueur et le philosophe.

La rupture n'en a été que plus douloureuse.

Je me suis retrouvé à nouveau fendu. Il y a eu, dans mon crâne, un éclair. Il y a eu, dans mes mains, un tremblement. Et depuis ces mois, je passe régulièrement de l'un à l'autre, de l'autre à l'un. Les premières minutes au réveil décident de qui je serai, le gauche ou le droit, le maladroit ou le malagauche. Il me dure jusqu'au coucher, qui doit se faire le plus tôt possible : s'il traîne trop longtemps, il n'est plus agréable, pas même à lui-même. Il chante fort, il boit trop. Il est horrible et demandeur. Il est généreux et espiègle. Il est méchant et ardélien.

D'anciens démons reviennent me visiter. Fut un temps où les cachets, et l'amour, et l'amitié, les renfermaient dans leur Pandemonium. Et comme dans les histoires de Jean, la Terre s'ouvrit sous mes pieds. Ils ne revinrent ni en claironnant, ni en hurlant, ni même en grimaçant. Les démons ne font jamais cela. Ils s'installèrent à ma table, ouvrirent mes armoires, ils surent tout de moi, bien plus qu'aucun ne sut jamais de moi. Ils me parlent, constamment. Ils remplissent la fracture. Comme des contre-poids, ils m'attirent d'un côté, de l'autre, sans jamais me stabiliser. Toujours trop, ou pas assez. Ils mentent toujours. Je ne peux plus ne plus faire semblant : j'ai oublié le naturel, même s'il revient au galop. Sans doute m'a-t-il déjà dépassé.

Nous sommes des êtres plus complexes que nous le croyons.

On a eu beau me dire le contraire, j'ai eu beau le croire, rien n'y fait : je sais que ni la bière, ni les gens, ni le travail, ni le loisir, ni la pluie, ni le beau temps, ne me guériront. On ne met pas de pansement sur une gangrène : elle dévore jusqu'à ce que l'on coupe, et elle dévore davantage jusqu'à la tête. Je me sais finir ma vie entouré de chiens et de livres : il faut bien que quelqu'un tienne la porte.

Que l'on excuse tout ou que l'on n'excuse rien ; que l'on pardonne certaines choses et qu'on en oublie d'autres ; rien n'y fera jamais. Il reste cependant quelque chose. Quitte à finir, autant finir en brûlant. Tout comme l'on peut être l'artisan de son propre bonheur, on peut construire patiemment sa cathédrale de peine, une pierre après l'autre, une tarasque après l'autre. Il me reste encore la dernière joie d'un travail de sape méthodique, sans savoir encore précisément lequel de moi travaille réellement ; les deux sans doute. Il était déjà à l'œuvre avant notre séparation, à elle et à moi : ce coup de génie devra être suivi par d'autres, plus flamboyants encore.

Maintenant que le robinet est ouvert, l'eau doit continuer à couler.

J'ai passé les dernières semaines à relire, avec une mono-maniaquerie que je me connais bien, tous les manuscrits que j'ai pu éditer ces dernières années. La raison avouée était de les corriger, de les polir une fois dernière avant de les proposer à d'autres. La raison cachée était de trouver, parmi les mots tristes, un indice quelconque. J'ai été surpris de voir à quel point j'avais envisagé cette séparation. Dès les premiers mois de la rencontre, en fait : je m'étais déjà

envisagé la fin.

Je n'avais jamais dit « toujours », j'avais toujours dit « jamais ».

La chute est inévitable. Elle l'est toujours. Tout n'est jamais question de temps.

Je pense me rassurer, finalement. Dissimuler derrière de lointaines philosophies des choses prochement humaines : et croire que ce n'est que de ma seule faute. Mais les relations entre les Hommes, autant en général qu'en particulier, me restent incompréhensibles. Je connais pourtant les mystères de Thalès, de Pythagore et de Bézout ; les amours secrètes d'Orphée, les mille vies de Vautrin et l'histoire universelle de l'infamie ; je peux même réciter l'alphabet à l'envers.

Mais mes semblables me sont à jamais inaccessibles. Je ne les comprends pas. Certes, dira l'autre, l'Homme est d'une nature ondoyante : et on ne peut prétendre à la saisir dans sa totalité. Mais j'ai du mal à me contenter de ce que l'on m'offre. Je me sais à la fois petit, mesquin, gentil, agréable, détestable, imbécile, malin, secret, mondain. Nous sommes tous tout cela à la fois, et bien plus encore.

Pourquoi donc choisir ?

J'aime à me sentir utile. Je pense que c'est là, encore, le plus grand de mes plaisirs. Rien ne me comble plus parfaitement. C'est encore la dernière chose qui contente l'un et l'autre : l'un par pur orgueil, le second par déférence. Mais cela fait longtemps que je ne m'intéresse plus aux conséquences, mais bien aux causes, et aux causes des causes.

De l'autre main, que l'on ne vienne à moi qu'uniquement pour cela ne peut me remplir que du plus grands des malaises. Est-ce donc cela, la douleur que l'on croit lire derrière les yeux de ces vieux professeurs de latin ? Cette solitude décharnée, cette couleur de catafalque ? La béance qui se regarde elle-même ?

Je me refuse de croire que c'est ainsi que les gens vivent. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que nous sommes tous, au plus profondément de nous-mêmes, d'une tristesse inouïe. Lorsqu'on enlève la faim et la soif ; lorsqu'on enlève le besoin et la nécessité ; lorsqu'on enlève l'inquiétude et l'envie ; ce qui reste n'est pas, comme voudraient nous le faire croire ces penseurs attardés, la tranquillité d'esprit : mais la tristesse.

Quand soudain les enfants sont enfin endormis,  
 Quand soudain le silence se fait chez vous,  
 Quand soudain le dernier point est posé,  
 Quand soudain l'être cher est absent,  
 Que reste-t-il alors ?

Je n'aime certes ni la simplicité, ni la continuité, mais je peux au moins les offrir à quiconque me croquera. Et comme le noir est plus facilement préhensible que le blanc, et que le nadir brûle moins que le zénith, je puis présenter aux autres un visage serein, et ne répondre à aucune question. Je ne servirai pas, une fois encore, ce mythe du « personne ne me connaît », etc. Nous sommes certes des êtres plus complexes que nous le croyons, mais cette complexité n'appartiendra jamais qu'à nous.

Me voilà encore, alors que je voulais écrire sur la Séparation, me retrouvant parlant de moi. Je n'arrive toujours pas à décider si c'est une bonne ou une mauvaise chose. L'indicible demeure, malgré tout : que ce soit l'écriture du désespoir ou celle de la raison, il reste encore. Je ne parviens pas à l'analyser. Je ne parviens pas à le concevoir. Quelque part, c'est comme si rien ne s'était passé. J'ai passé ces six dernières années dans une sorte de rêve : c'était une parenthèse dans mon existence, et je reviens alors à qui j'étais alors. Redevins-je cependant celui que j'étais, celui que je dois être ou celui que je souhaite devenir ? Et me faudra-t-il dix ans de plus pour m'endormir à nouveau ?

Il me semble errer comme on peut errer dans les premières minutes du jour. Encore groggy, les gens et les choses me semblent comme des ombres d'ombres. Je vis dans un monde de reflets constants. Sans équilibre, je ne parviens plus à distinguer le vrai du faux, l'orfraie du corbeau. Les mots, les actions, n'ont plus aucune espèce de conséquences.

Seules comptent les causes, et les causes des causes.

Nous sommes des êtres plus complexes que nous le croyons. C'est un fait. Mais nombre d'entre nous ont trouvé l'équilibre ou, plutôt, la somme de leurs parties. D'autres ne le trouvent jamais. Je ne pense pas que cela soit le seul fait du hasard ou des vicissitudes de l'existence. Je pense qu'il y a là une part de choix, et une part de caractère. Je ne crois pas que le bonheur, que le fameux bonheur dont on nous serine tant les oreilles, soit accessible à tout le monde. Je ne pense pas que quiconque le mérite.

Aussi, c'est peut-être cela, l'Idée.

Non trouver celui, ou celle avec qui l'on pourra être heureux.

Mais bien celle, ou celui, qui nous fera croire qu'on a le droit de l'être.

Quant à savoir pourquoi mettre cela ici et non ailleurs : mes lettres de suicide se rangent dans des classeurs, chez moi, ce seront bien les seuls écrits que je ne montrerai à quiconque, la honte et le ridicule m'ayant quitté depuis bien longtemps. Ceci n'est pas un appel, tout comme cela ne fut jamais une leçon. Que personne ne vienne : je vous repousserai. Ne me croyez pas, je vous mentirai. Ne me croyez jamais.

Je n'ai pas même de raisons de me plaindre. Tant d'autres pourraient le faire à ma place, avec bien plus de raison : mais ma pudeur, aussi, est partie. À ceux-là, je leur souhaite bien du courage : je pense à vous. Je n'ai jamais cessé de penser à vous.

Ce texte est moche, je le vois.

Mais le nom de tristesse ne sait pas s'écrire : il se pleure.

Un seul a su l'écrire. Celui-ci :



# Table des matières

Préface	1
Notice de lecture	2
1 Dans la pénombre du hasard et de la rue...	3
2 <del>Ce fut comme si la nuit était tombée sur Barry D. ...</del>	5
3 Il convient d'être heureux et de vivre...	7
4 A. En toutes choses, le sage s'éloigne du mal...	10
5 Métaphysique du Vide	13
6 Avertissement	16
7 Dites, et si c'était vrai ?	18
8 Art poétique	20
9 Cela a déjà dû t'arriver... <sup>1</sup>	24
10 Ceci est un message formaté.	27
11 Ce jour-là, je cherchais un appartement...	30
12 Le jour venait de se lever sur les rives...	32
13 Depuis longtemps, j'ai l'ambition...	34
14 L'homme est futilité.	36
15 Maudit soit le jardinier qui planta la graine...	38
16 Je suis un animal urbain.	39
17 Scène 1	42
18 Pastis	44
19 Quelle est la différence entre...	46

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	57
<b>20 Lucie, si je t'écris encore...</b>	<b>48</b>
<b>21 C'est curieux...</b>	<b>52</b>